

~~N^o 85~~

PAUL WALLE

Chargé de mission du Ministère du Commerce.

Handwritten initials in red and blue ink.

—
AU BRÉSIL

—
ÉTAT DE PARÁ



LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE

E. GUILMOTO, Éditeur

6, Rue de Mézières, PARIS

—
1912

72

Consulat du Brésil
Gayenne

AU BRÉSIL

—

ÉTAT DE PARÁ



DU MÊME AUTEUR

Au Pays de l'Or Noir. Le Caoutchouc du Brésil,
Nouvelle édition, revue. Un volume in-8°, 62 illustrations et
3 cartes, broché. 4 50

Au Brésil. — De l'Uruguay au Rio São Francisco. Pré-
face de M. ÉMILE LEVASSEUR, Administrateur du Collège de
France. *Nouvelle édition, revue.* Un volume in-8°, avec
95 illustrations et 9 cartes, broché. 8 50

Au Brésil. — Du Rio São Francisco à l'Amazone. *Nou-*
velle édition, revue. Un volume in-8°, avec 105 illustrations
et 13 cartes, broché 8 50

*Ouvrages couronnés par la Société de Géographie, prix Bonaparte Wyse
(Médaille d'or) et par la Société de Géographie Commerciale (Médaille
Crevaux).*

Le Pérou économique. Préface de M. PAUL LABBÉ,
Secrétaire général de la Société de Géographie commerciale.
Deuxième édition. Un vol. in-8°, avec illustrations et carte,
broché 9 »

*Ouvrage couronné par l'Académie Française,
et par la Société de Géographie Commerciale (Médaille Pra).*

GRE 18

PAUL WALLE

Chargé de mission du Ministère du Commerce.

AU BRÉSIL

ÉTAT DE PARÁ



LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE

E. GUILMOTO, Éditeur

6, Rue de Mézières, PARIS

—
1912

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

INTRODUCTION

Dans un précédent ouvrage intitulé *De l'Uruguay au Rio São Francisco*, nous avons présenté les divers États du sud et du centre du Brésil, visités par nous au cours de la mission que M. le Ministre du Commerce et la Société de Géographie commerciale de Paris avaient bien voulu nous confier. Nous avons pour tâche d'étudier les progrès, les ressources, la situation économique de la grande République sud-américaine, ainsi que d'examiner les méthodes commerciales employées par nos concurrents étrangers dans ce pays. Dans ce second volume, nous donnons un aperçu aussi complet que possible des États du littoral nord et de l'extrême nord, en général fort négligés par les voyageurs et dont on parle fort peu, quoique la plupart d'entre eux méritent d'attirer et de retenir l'attention des Européens par l'importance de leurs ressources et l'avenir qui leur est réservé.

De même que dans la première partie de notre travail, nous avons dû, dans celle-ci, faute de place, systématiquement écarter les anecdotes et menus incidents de voyage, car nous tenons avant tout à fournir le plus grand nombre que nous pourrons de renseignements pratiques. Notre itinéraire comportait la descente du rio São Francisco qui nous offrait des régions tout à fait neuves, jusqu'à Joazeiro, dans le nord de l'État de Bahia. L'accident déplorable (1) qui coûta la vie à notre regretté compagnon de voyage M. Ernest Dubosc, ingénieur agronome, survenu près de

(1) Voir : *De l'Uruguay au rio São Francisco*, page 429.

Pirapora, sur les rives du São Francisco, nous obligea à changer notre itinéraire. Nous revînmes donc vers la côte, ce qui nous permit de visiter l'État d'Espírito Santo qu'il eût été regrettable de négliger, pour continuer par les États de Bahia, Sergipe, Alagoas, Pernambuco, Parahyba, Rio Grande do Norte, Ceara, Piauhy, Maranhão, Pará et Amazonas.

On a souvent dit, à tort, que seule la partie centrale et méridionale du Brésil était habitable pour des Européens. C'est là une erreur : erreur tellement répandue, qu'elle a cours même à Rio de Janeiro, si bien que tous les efforts toutes les largesses vont de préférence vers le Sud, où l'on peut escompter des résultats plus rapides, pendant que les États du Nord sont tant soit peu négligés. Cette conviction vient de ce qu'on visite peu ces États qui conservent, par tradition, la mauvaise réputation qui leur a été faite sur la foi de relations écrites un peu à la légère, il y a fort longtemps.

Dans tous ces États, l'Européen peut parfaitement s'acclimater et vivre en bonne santé, principalement dans ceux de Pernambuco, Parahyba, Rio Grande do Norte, Ceara. Nous avons trouvé dans ces États, dans leurs capitales surtout, une population européenne relativement nombreuse, et en proportion, autant de Français que dans certaines villes du Sud plus favorisées. Dans l'Amazonie, à laquelle on se plaît à faire une réputation d'insalubrité des plus exagérées, nous avons rencontré en bonne santé des compatriotes qui habitaient le pays depuis plus de vingt ans ; nous y avons nous-même séjourné trois fois sans jamais avoir été malade. La fièvre intermittente ou paludéenne, qui sévit à l'état endémique sous des formes plus ou moins bénignes sur les rives boisées de certains cours d'eau de l'intérieur ou sur quelques parties marécageuses du littoral, ne suffit pas pour faire déclarer insalubre une région tout entière. D'autant plus, que la fièvre atteint principalement les individus qui abusent des boissons alcoolisées tout en s'alimentant d'une façon insuffisante ; il suffit le plus souvent à l'Européen de quelques mesures d'hygiène pour rester indemne de tout paludisme.

On a dit, également à tort, que dans ces mêmes États le

travail manuel était interdit aux Européens, qu'ils ne pouvaient ni s'acclimater, ni travailler, qu'ils ne doivent être là, qu'éducateurs ou chefs. Certes ! ce rôle leur convient mieux, mais partout, nous avons vu des Européens travailler comme en Europe sans tenir compte des heures de canicule, ce qui est certainement une imprudence. Même dans les régions réputées insalubres, telles que les rives du rio Madeira dans la partie où l'on construit le chemin de fer du Madeira au Mamoré, dans ces forêts où le remuement des terres occasionne pourtant la fièvre paludéenne, ce sont les ouvriers italiens et espagnols qui fournissent aujourd'hui la meilleure main-d'œuvre.

Espirito Santo, malgré sa petite superficie, mais grâce à la grande fertilité de son sol et à la considérable valeur de ses forêts ; Bahia, avec ses magnifiques plantations de cacaoyers et de tabac, ses richesses minérales si variées ; Pernambuco avec ses immenses champs de canne à sucre, ses multiples raffineries qui approvisionnent de sucre presque tout le Brésil, ses plantations de coton, sont à notre avis les États les plus riches et les plus susceptibles d'un développement prochain. Toutefois nous avons trouvé que ces États, comme leurs voisins d'ailleurs, avaient bien peu progressé pendant ces dernières années. La construction de ports et de quais de débarquement à Victoria, Bahia et Pernambuco (ces deux derniers en construction), va heureusement, dans un avenir prochain, changer la face des choses en fournissant à ces États un outillage commercial moderne qui augmentera et facilitera grandement leurs transactions.

Depuis Bahia, pourvu d'une baie splendide, les États du nord du Brésil semblent en général se ressentir du manque de bons ports, alors que ceux-ci sont si abondants au sud. Ce fait est d'autant plus regrettable, que la vie de tous dépend directement de la mer. On peut en quelque sorte, pendant un certain temps encore, considérer ces États comme autant d'îles virtuelles, chacune isolée du reste du pays, d'un côté par la mer, et de l'autre par le sertão (1) inculte et inex-

(1) Mot signifiant : terre de l'intérieur peu explorée et peu exploitée.

plôité. Le littoral est le poumon de ces États; par là, ils respirent la brise forte de l'Océan qui leur permet l'échange de leurs produits et la communication avec le monde extérieur.

La fondation de la plupart de ces ports, que l'on ne choisirait plus aujourd'hui, date de l'époque coloniale, où en raison des petits navires au faible tirant d'eau employés, la navigation au long cours se contentait de n'importe quelle rivière pour lui servir d'abri. C'est ainsi que furent constitués les ports d'Aracajú (Sergipe), Parahyba, du Rio Grande do Norte, de Ceara, Piahy, Maranhão, etc. Ce dernier est toutefois le port le plus sûr, le plus abrité, celui qui pourrait rendre le plus de service de toute la côte nord, si les sables amenés par l'Océan ne diminuaient pas chaque jour sa profondeur.

Le peu de progrès réalisés par certains États, est certainement dû au trop grand nombre de nègres qui s'y sont concentrés après l'abolition de l'esclavage; Bahia, Maranhão, Pernambuco et Rio, particulièrement les deux premiers, sont ceux où il en existe le plus. Grâce à la douceur du climat et à la fertilité prodigieuse du sol qui leur donne, presque sans travail, les quelques fruits, bananes, patates, et le manioc nécessaires à leur alimentation, ils peuvent paresser tout à leur aise, et, par leur indolence, retardent le développement du pays.

On peut considérer toutes ces régions comme des pays neufs où il y a beaucoup à faire, où tout capital, toute énergie, toute activité trouveront utilement à s'employer. Après quelque temps de séjour dans ces États et surtout après avoir pris contact avec cette population aux éléments si variés, nous nous sommes de plus en plus convaincu que, malgré ce qui a pu être dit et écrit, nous visitons des contrées presque ignorées et surtout négligées par le plus grand nombre de nos capitalistes, industriels et commerçants; un terrain presque vierge pour notre propagande commerciale et pour notre propagande intellectuelle, laquelle, heureusement, se fait sans nous. Nulle part, nous ne pouvons trouver un marché plus favorable; encore faut-il y aller: partout on ré-

clame nos produits, qui plaisent le mieux par leur bon goût et leur qualité, et que l'on préfère même avec une légère majoration. Les marchandises allemandes ne sont achetées qu'en raison de leur bon marché et parce que d'autres ne se présentent pas, mais surtout parce que les industriels et commerçants allemands accordent les plus grandes facilités à leurs clients, et savent répondre rapidement et clairement à leurs demandes d'informations, de prix ou d'échantillons.

Toutefois un renouveau d'initiative se manifeste parmi nos industriels et négociants et nous avons eu la satisfaction de rencontrer dans les diverses capitales du littoral nord, et surtout dans les États amazoniens des représentants français paraissant fort bien choisis qui faisaient de brillantes affaires. En Amazonie cependant, le commerce français ne se développe pas comme il le devrait et le pourrait dans cette région qui progresse très rapidement. A Pará et à Manaus, nous plaçons surtout des conserves de toutes sortes, des vins, des liqueurs variées, de la parfumerie, mais en ce qui concerne les étoffes légères, le blanc, tissus divers et dentelles, nous nous laissons concurrencer par les produits belges.

Nous le répétons, il y a beaucoup à faire dans les États du nord du Brésil, en particulier dans ceux d'Espírito Santo, Bahia, Pernambuco, dont une partie de la capitale va être incessamment bouleversée par la pioche des démolisseurs pour la convertir en ville moderne, et dans l'Amazonie. Dans l'aperçu sincère et simple que nous donnons des ressources et de la vie de ces États, nous ne voulons pas faire de propagande en faveur du Brésil, mais être utile aux intérêts de la France en montrant à nos industriels, négociants et colons agriculteurs, qu'il y a dans ces régions, plutôt négligées, un immense champ d'action pour les grandes et les moyennes entreprises soigneusement étudiées.

ÉTAT DE PARÁ

CHAPITRE PREMIER

Sur le fleuve-roi. — II. Climat amazonien. — III. L'Etat de Pará. — IV. La grande métropole du Nord, Belem ou Pará, un port animé. — V. Excursion à travers la ville, de beaux monuments et de bons établissements. — VI. Une œuvre remarquable, le musée Goeldi. — VII. Le Bosque Municipal. — VIII. Hôtels, vie. — IX. Les habitants. — X. L'industrie paraense. — XI. Travaux du port de Pará. — XII. Chemins de fer, communications avec l'extérieur. — XIII. La navigation fluviale, lignes, frets. — XIV. Principaux centres de l'Etat.

I. — Nous quittons São Luiz de Maranhão, que 250 milles séparent de Belem, à bord de l'*Acre*, de la Compagnie du « Lloyd Brasileiro », et vingt heures plus tard nous nous trouvons pour la troisième fois en face de l'embouchure méridionale de l'Amazone. Comme la nuit était tombée, rien n'indiquait tout d'abord que nous avions pénétré dans le vaste estuaire. On pourrait toujours se croire en haute mer si on n'apercevait au loin, au milieu des flots, une lumière qui pourrait tout aussi bien appartenir à un navire en marche, mais qui est celle d'un feu flottant.

Bientôt un mugissement sonore et lugubre, puis le son d'une cloche se font entendre au loin à intervalles plus ou moins réguliers; ces bruits sont produits par les sirènes hydrauliques et les cloches dont sont munis les feux flottants qui de loin en loin jalonnent le chenal. Malgré son énorme volume d'eau et l'écartement des rives, l'Amazone roule un flot de vase et de sable si considérable que le chenal navigable n'est pas aussi large qu'on pourrait le supposer.

On sait que l'Amazone, le fleuve-mer, un des deux plus

grands fleuves du monde, en est le plus majestueux, non seulement par la longueur de son cours, par le volume de ses eaux, mais aussi par la superficie qu'elles couvrent. Il naît au Pérou, à 190 kilomètres de Lima, dans le lac Lauricocha (1) du département de Huanuco. Son premier nom à sa sortie des Andes péruviennes est celui de Tunguragua, puis *Marañon*, prenant à la frontière brésilienne celui de Solimoes, qu'il conserve jusqu'à Manaos, où il se réunit au rio Negro, après quoi il prend jusqu'à son embouchure le nom d'Amazone.

Ses origines sont modestes, mais le volume d'eau est déjà considérable, même au Pongo de Manseriche où sa largeur n'est encore que de 25 mètres; un peu plus bas, à Bracamoros, il en a 400; à Tabatingas, frontière du Brésil et du Pérou, il en a 2.775; à son confluent avec le Madeira, 5.000 mètres; à celui du Xingu, 13.000 mètres; à Obidos, il se rétrécit jusqu'à 1.892 mètres, et à son embouchure, il a près de 300 kilomètres (exactement 291 kil. 78) de large, compris entre l'île de Maraca et la pointe de Maguary. Sa profondeur est variable suivant les endroits : 20, 40, 60 mètres; elle est de 77 mètres dans le détroit d'Obidos, mais jusqu'à Manaos, où peuvent facilement atteindre des navires de 5.000 tonnes, le chenal n'a jamais moins de 20 mètres; de Manaos jusqu'à Iquitos (Pérou), il est encore navigable pour des paquebots de 3.000 tonnes. Des vapeurs de ce tonnage et plus circulent d'ailleurs entre Liverpool et Iquitos; ils remontent également sur une grande distance certains affluents du fleuve-mer.

L'extension de l'Amazone en territoire brésilien est de près de 4.000 kilomètres. L'étendue totale du bassin amazonique est évaluée à 7.000.000 de kilomètres carrés, dont 5.400.000

(1) D'après des reconnaissances modernes, le rio qui sort du lac Lauricocha ne serait pas la vraie source de l'Amazone, mais le rio Nupe, qui vient de bien plus loin, prenant naissance dans la cordillère d'Ancachs, dans le district de Huamalis. Au Nupe se joignent le Queropallo et le Choulo; si on observe le cours de cette rivière et sa réunion avec celle qui sort du lac, on se rend compte que la première est bien plus importante, c'est donc le Nupe qui serait la vraie source de l'Amazone. Le savant naturaliste Raimondi a, depuis longtemps, rectifié cette erreur et modifié cette conviction, qui fut longtemps la sienne.

en territoire brésilien. On sait déjà que la navigation se fait avec la plus grande facilité sur le fleuve lui-même sur près de 5.000 kilomètres, mais ce que l'on sait moins, c'est qu'elle excède 50.000 kilomètres si on y ajoute les tributaires les plus importants, chiffre considérablement augmenté aux époques des crues.

Quant aux affluents et sous-affluents de ce grand fleuve en territoire brésilien, ils sont légion; comme il serait trop long et inutile d'en faire l'énumération, nous ne signalerons que les plus importants : le Madeira (3.240 kil.), Purus (3.000 kil.), Tocantins (2.640 kil.), Araguaya (2.627 kil.), Tapajoz (1.992 kil.), Xingú (1.980 kil.), Juruá (1.980 kil.), Japurá (1.848 kil.), Guaporé (1.716 kil.), le rio Negro (1.551 kil.), Iça (1.452 kil.), Jutahi (1.056 kil.), Teffé (990 kil.), Javari (660 kil.), Coari (594 kil.), Rio Branco (560 kil.), etc., etc.

II. — Peu d'États sont moins connus que ceux de Pará et d'Amazonas, par les habitants du sud du Brésil; ils semblent avoir conservé des préjugés et des opinions séculaires défavorables sur le climat, les gens et les choses de l'Amazonie. Malgré les considérables et bruyants progrès de Pará et d'Amazonas, l'Amazonie entière est encore pour beaucoup de Brésiliens, et, à plus forte raison, d'étrangers, un pays de forêts, d'Indiens et de seringueiras, ou arbres à caoutchouc, qu'exploite une population de caboclos anémiques. Combien la réalité est loin de ces préjugés fantaisistes que le développement prodigieux des villes comme Pará et Manaus devrait suffire à faire disparaître! Ce n'est donc pas dans les travaux et les appréciations des Brésiliens qu'on lira ou qu'on entendra dire le plus de bien de Pará et d'Amazonas; quelques-uns même sont allés jusqu'à qualifier l'Amazonie d'Inferno Verde, l'Enfer Vert ou l'Enfer de Verdure. On a surtout exagéré l'insalubrité de certaines régions, réputation qu'on a ensuite étendue à toute l'Amazonie.

Aujourd'hui que, grâce à la facilité des communications, les voyages sont plus fréquents, commodes et rapides, ces contrées sont souvent visitées par des touristes, des commerçants, des naturalistes, des géographes, aux noms connus et

respectés, qui ont apporté leur témoignage désintéressé en faveur d'un pays jadis volontairement ignoré, mais dont on apprécie aujourd'hui en Europe les véritables conditions sanitaires. Il n'existe pas de maladies tropicales, et il est absurde d'attribuer au climat des maladies que l'homme provoque dans les grandes agglomérations et qui se manifestent dans tous les pays du monde. La preuve c'est que Rio de Janeiro et Santos, qui jusqu'en 1903 furent considérés comme le tombeau des étrangers, ont réussi à la suite d'importants et coûteux travaux d'assainissement à se débarrasser de la fièvre jaunée. A Pará où cette maladie a été importée en 1850, elle n'a jamais pris, même pendant les épidémies de 1850, 1871 et 1900, le caractère de virulence observé dans tous les autres pays. Durant ces épidémies, la mortalité s'éleva au chiffre maximum de 466 pendant l'année, pour redescendre ensuite à 100, à 30 et même à 21 cas les années suivantes. Il suffirait de quelques travaux d'assainissement, qui vont être entrepris, pour faire disparaître complètement et pour toujours cette maladie dont on fait un épouvantail pour les étrangers non acclimatés (au sens d'étrangers à la région), car les habitants de la ville y semblent réfractaires.

Pris en général, le climat de toute l'Amazonie est chaud et humide; la température égale d'un bout de l'année à l'autre n'est pas excessive ni constante; elle est en somme très facilement supportable. Le thermomètre ne dépasse guère 32°, mais la grande évaporation occasionnée par les nombreux cours d'eau, les vents qui dominent pendant l'été, d'autres causes encore, font que la chaleur semble lourde aux personnes non acclimatées; plus tard, elle leur semblera douce et agréable.

Le matin jusqu'à 9 ou 10 heures, la température est fraîche; de 10 heures à 5 heures le thermomètre atteint fréquemment 32°; vers 5 heures la chaleur tombe et les nuits forment contraste avec le jour, car elles sont assez fraîches et il est bon de se couvrir particulièrement dans la forêt et sur les rives des fleuves. La chaleur semble plus accablante à la saison des pluies, de janvier et parfois de décembre à mai

en raison des fréquentes et abondantes averses qui tombent à cette époque dans l'après-midi. Sur les rivières, l'humidité est considérable spécialement pendant la nuit, et il est bon de se prémunir contre ses effets.

Suivant les observations météorologiques officielles, la température la plus haute enregistrée à Manaos, en août, mois le plus chaud, a été de $31^{\circ}25$. La plus basse température observée est $22^{\circ}25$, ceci, en décembre qui est le mois le plus tempéré. Nous n'indiquerons aucune température moyenne, considérant que ces chiffres ne donnent aucune indication vraiment utile. Il suffit de savoir que, dans la journée, le thermomètre s'élève à 30 et 31° et que la nuit il descend à 22 ou 23° .

Il n'y a en Amazonie que deux saisons : l'été ou saison sèche, l'hiver ou saison des pluies, mais il n'y a aucune différence de température. La plus grande partie de ce territoire est tout à fait salubre et l'acclimatement des Européens n'est pas seulement une chose possible, mais une réalité.

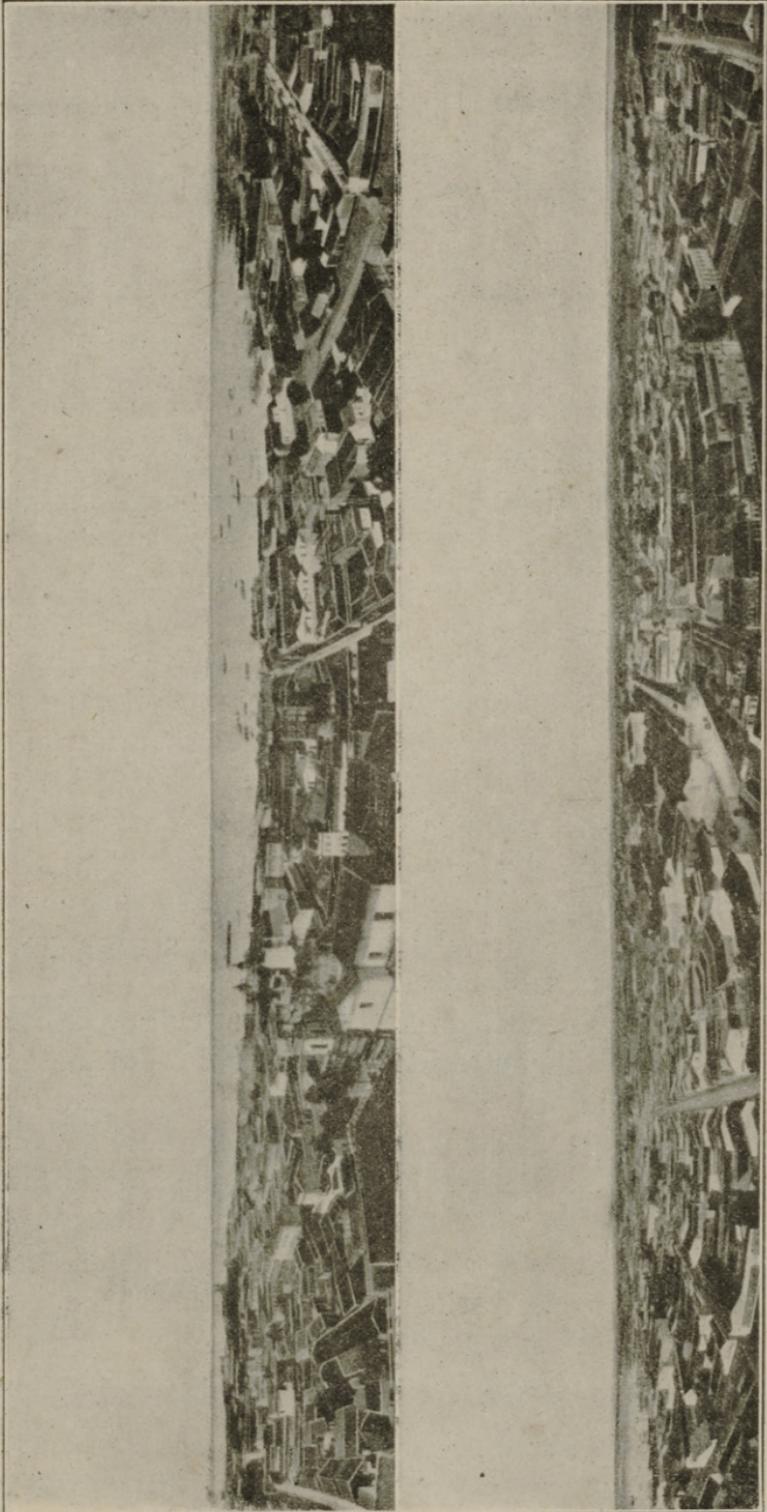
Toutefois, ce serait faire preuve de partialité que de ne pas désigner les régions considérées comme malsaines d'après les rapports mêmes des autorités ; elles sont toujours situées sur les rives de certains cours d'eau, affluents ou sous-affluents de l'Amazone. Dans ces régions, en partie submergées aux époques des crues, enveloppées d'une atmosphère humide et chaude, la fièvre intermittente est nécessairement endémique. Elle l'est, par exemple, pendant la deuxième partie de l'été, dans l'estuaire nord du delta du grand fleuve. Les fièvres sévissent également sur le haut Purus et la plupart de ses tributaires ; il en est de même des rivières qui sillonnent le territoire qui s'étend entre le Purus et le fleuve Juruá ; les rives de ce dernier et celles de ses affluents sont également considérées comme peu salubres, ce qui n'empêche pas les chercheurs de caoutchouc de les rechercher de plus en plus. Il serait inutile et maladroit de dissimuler cette situation, qui n'a rien d'extraordinaire, afin que les intéressés puissent prendre quelques précautions préventives. Aucun cas dangereux de fièvre intermittente ne se déclare chez l'Européen qui a la moindre notion d'hygiène, et comme mesure prophy-

lactique, il suffit de prendre chaque jour de 25 à 50 centigrammes de quinine suivant le cas.

La réputation d'insalubrité étendue à tout le territoire est occasionnée, sinon justifiée, par la mortalité qui règne chez les seringueiros (chercheurs de caoutchouc), gens grossiers et routiniers s'alimentant mal et abusant de l'alcool, qui s'obstinent à ne suivre aucun régime prophylactique; ils continuent à s'enfoncer dans la forêt, sans chercher souvent à combattre des accès de fièvre bénigne dont ils peuvent souffrir. De là, la répétition des accès et leur caractère pernicieux, ainsi que la gravité des affections du foie qui atteignent cette partie de la population. Afin de réagir contre l'insouciance et la mauvaise hygiène de celle-ci, les deux gouvernements d'Amazonas et de Pará font distribuer dans tous les établissements des rivières de grandes quantités de quinine et de petits manuels contenant des conseils sur les soins et le régime à suivre en cas de maladie. Même sur les rivières réputées dangereuses, il existe nombre de points qui jouissent d'un climat salubre et doux.

III. — En remontant l'estuaire du Guajará, nom donné au bras méridional de l'Amazone, on trouve, sur la rive droite du fleuve, quelques centres de population, dont les principaux sont les jolies stations balnéaires de Mosqueiro et de Pinheiro, reliées à Belem par un service fréquent de petits vapeurs. A cause de la marée descendante, la montée n'est pas rapide, cette partie du fleuve n'est d'ailleurs pas intéressante, les eaux sont sales et boueuses, parsemées d'îles; on a la vue lointaine de l'île de Marajo (52.800 kilomètres carrés de superficie), puis enfin après avoir passé l'île de Tatuoca, qui sert de lazaret, le petit fort de la Barra, après quoi on pénètre dans la baie de Guajará, où se trouve le port de Belem, port très sûr, accessible aux navires de haut tonnage.

Belem, ou Santa Maria de Belem do Grão Para, plus connue des Européens sous le nom de Pará, est la capitale d'un territoire qui s'étend sur 14 degrés environ du Nord au Sud, et 12 degrés de l'Est à l'Ouest, sur une superficie totale de 1.149.712 kilomètres carrés, ce qui lui donne le troisième rang pour l'importance territoriale. Il confine au Nord, par



Deux vues générales de Belem du Pará.

les monts Tumuc-Humac, avec les Guyanes françaises, hollandaises et anglaises, à l'Est avec le Maranhão, au Sud, par les monts Gradahus, près du plateau central du Brésil, avec Goyaz et Matto Grosso, et à l'Ouest avec l'État d'Amazonas, dont il est séparé par les monts Parintins. L'Atlantique baigne ses côtes sur plus de 1.100 kilomètres. Le contour de l'État de Pará est de 5.000 kilomètres qu'on peut facilement porter à 6.000, car les délimitations sont fort imprécises. Le sol en est bas surtout dans le voisinage du fleuve, il est toutefois un peu plus élevé sur la rive gauche depuis Almeirim et Velha Pobre.

Cet immense territoire est divisé en 54 municipes (dont 2 pour le territoire d'Aricary) ou départements, dont 31 villes et 23 gros bourgs, sans compter un grand nombre de villages et hameaux, de petites agglomérations, des établissements agricoles et d'élevage, des *sítios* qui sont des habitations rustiques, de petits agriculteurs cultivant le cacaoyer, la canne à sucre et le manioc, des *barracoës* (barracão au singulier) qui sont des carbet, en planches ou en chaume, construits le plus souvent sur pilotis; ils servent de magasins et aussi d'habitations aux chercheurs de caoutchouc, les ouvriers seringueiros, qui vivent, épars çà et là, sur les bords des fleuves et rivières. La population, difficile à recenser dans de semblables conditions, s'élèverait actuellement au chiffre approximatif de 1.019.000 habitants (1).

IV. — La ville de Belem est située sur une grande courbe du fleuve, à 138 kilomètres de l'Océan et à 2.142 milles de Rio de Janeiro, un peu au-dessous de l'embouchure du Tocantins et tout à côté de celle du Capim, qui forment la baie de Guajará. Vue de loin, Belem a fort bon air, elle s'étend sur une énorme surface, et se fait remarquer par le mouvement extraordinaire du port. Celui-ci offre un aspect des plus curieux en raison de l'immense variété des embarcations qui s'y croisent ou s'y trouvent rassemblées, depuis les grands paquebots des compagnies anglaises et allemandes et celle du Lloyd,

(1) Quoique officiels, nos chiffres sont donnés sous toutes réserves et sujets à caution; dans certains cas, ils sont certainement inférieurs et en d'autres, supérieurs à la réalité.

jusqu'aux vapeurs fluviaux, les gaïolas (cages) de la compagnie do Amazonas, vapeurs d'une construction spéciale qui sillonnent continuellement les eaux du fleuve et de ses affluents. Puis, ce sont des *vigilingas*, barques variant de quatre à douze tonneaux, portant deux et parfois trois mâts avec trois voiles, le plus souvent teintes en rouge suivant la coutume du Bas-Amazone; des *cobertas*, de douze à dix-huit tonneaux, barques offrant quelque analogie avec les jonques chinoises : sur le pont, à l'arrière, se trouve une vaste chambre, et au milieu une sorte de couverture cintrée en voûte, destinée à abriter les marchandises et les passagers.

Deux mâts, dont l'un soutient une grande voile quadrangulaire, permettent à cette embarcation de profiter des vents réguliers; la structure élevée de la coberta la rend dangereuse en plein fleuve par suite des coups de vent, elle navigue surtout dans les *furos* et les *igarapés*, dédales de canaux plus ou moins étroits qui sillonnent l'immense delta des bouches de l'Amazone.

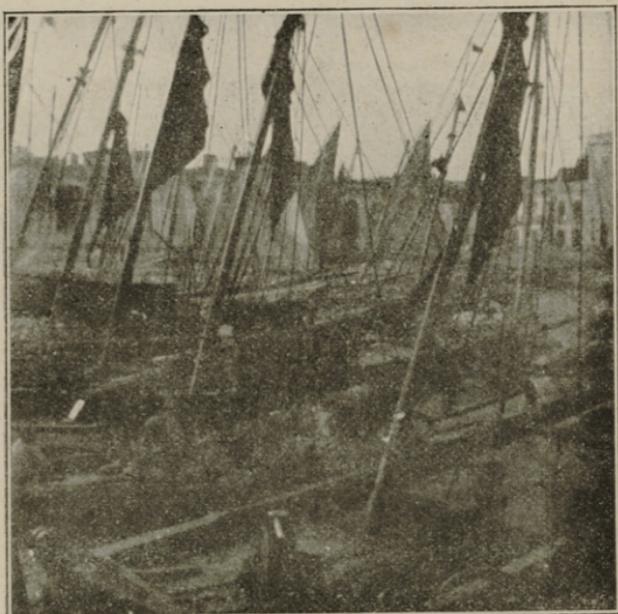
Plus loin, des *ubas*, longues pirogues indiennes tirant à peine 50 centimètres d'eau et longues de 10 à 15 mètres, se glissent à côté des *montarias*, sorte de canots grossiers particuliers à la région. Il faut ajouter à ces embarcations de formes et dimensions si variées : les *egariteas*, bateaux de fleuves, couverts au milieu d'un seul toit de feuilles de palmier; l'*igara-assú*, barque à deux couvertures; le *bote* ou grand canot et le *batelão*, sorte de chaland, qu'on voit mêlés aux *vigilingas* dans les docks du Ver-o-pezo et du Reducto.

Le débarquement ne s'opérant pas encore à quai, au moment de notre passage, et le petit wharf de la Compagnie n'étant pas disponible, nous avons dû encore recourir aux *catreiros*, mariniers, en grand nombre portugais, qui s'entendent admirablement à écorcher le voyageur pour le mettre à terre. Si on ne fait le prix à l'avance (généralement de 3 à 4 milreis (1) pour un voyageur et ses bagages), ils demanderont effrontément 8 et 10 milreis, qu'on donne

(1) On sait que le milreis vaut actuellement 1 fr. 65 et le conto de reis, qui fait 1.000 milreis, 1.650 francs.

alors pour éviter des disputes interminables. L'achèvement des quais du port va heureusement mettre fin prochainement à cette exploitation.

V. — On prend pied dans la ville près du bassin ou dock en forme d'U, entouré de quais, de Ver-o-pezo, où sont tassées, les unes contre les autres, une multitude d'embarcations à voiles. Tout près, le voyageur aperçoit une jolie petite chapelle, édiflée presque sur le quai, dont on se



PARÁ. — Docks du Ver-o-pezo.

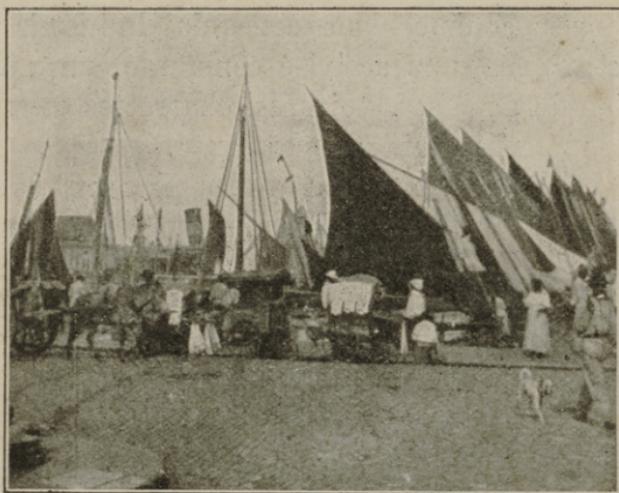
demande l'usage : c'est tout simplement la morgue, elle est pourvue intérieurement d'un matériel chirurgical et des appareils les plus modernes.

En face du dock de Ver-o-Pezo, dont les quais sont continuellement envahis par une nuée de marchands colporteurs, syriens pour la plupart, lesquels encombrant les trottoirs de leurs éventaires variés, on découvre un immense édifice à colonnades, dont la construction est arrêtée à 7 ou 8 mètres du sol. C'est le palais de la Bourse pour lequel on a perçu une taxe de 2 p. 100 or; commencé à une époque de prospérité financière, la construction en a été interrompue il y a

plusieurs années. Cet édifice, qui promettait d'être imposant, fait actuellement l'objet d'une enquête : doit-on le démolir, ou l'achever ? C'est la démolition qui l'emporta.

L'intérieur de l'édifice abandonné offrait un aspect des plus curieux ; car la flore tropicale s'en était emparée, et parmi un grand nombre de plantes nous avons pu y remarquer tout un carré de très beaux bananiers, poussés là spontanément.

Pará, ou Belem, est sans aucun doute la ville la plus importante du nord et nord-est du Brésil ; bien qu'après Rio



PARÁ. — Docks du Ver-o-pezo.

de Janeiro et São Paulo, Bahia soit plus peuplée, Pará lui est supérieure par la richesse et le commerce extérieur, par ses édifices, ses places et promenades, elle est surtout beaucoup plus agréable et plaisante sous nombre de rapports. Quelques quartiers sont tout à fait bien, par exemple, ceux de Sé, de Baptista Campos et de Nazareth ; construits sur un terrain plus élevé ils jouissent d'une situation sanitaire excellente. Bagé est le plus ancien quartier de la ville, c'est là que se trouvent l'Arsenal et les chantiers maritimes avec des ateliers très bien outillés, mais dont l'aspect extérieur est assez délabré.

Le quartier du commerce est naturellement près du port ;

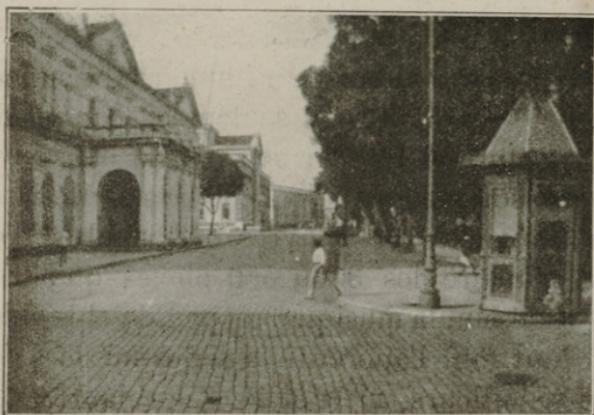
à quelques pas du dock de Ver-o-pezo, s'ouvre le boulevard da Republica, aux vieilles et solides constructions portugaises à plusieurs étages où se sont concentrés les grands entrepôts de caoutchouc, la douane et quelques agences de navigation. Parallèlement au boulevard se trouvent les rues 15 de Novembro avec son magnifique marché moderne, João Alfredo, dont les rez-de-chaussée sont occupés par d'importantes maisons de commerce, de vastes édifices habités par les principales banques étrangères et nationales; on y voit de grands magasins, comme la Tour de Malakoff, le Bon Marché, la Casa Carvalhaes, un immense bazar de librairie. Dans ces rues, comme dans celles da Industria, Campos Salles, etc., règne une activité constante, un mouvement considérable de passants, voitures, charrettes et tramways, qui dénote une ville très commerçante.

Belem possède les plus admirables places et avenues qui soient, parmi lesquelles la Praça da Independencia, sur laquelle se trouvent le palais du Gouvernement et la Municipalité, da Sé, Visconde do Rio Branco, praça da Republica, de Baptista Campos, la place de Nazareth ou Justo Chermont de Miranda, vaste quadrilatère bordé d'arbres géants et qui, lors de la fête du *Cirio*, se couvre d'une énorme multitude de gens accourus de toutes les localités environnantes pour suivre les processions et les fêtes qui se prolongent pendant quinze jours. L'église de Nazareth, où se trouve la statue de la Vierge objet d'un si grand culte, est d'un aspect plutôt insignifiant, on se propose d'en édifier une plus imposante.

Parmi les avenues les plus belles et justement renommées sont l'Avenida da Republica qu'il ne faut pas confondre avec le boulevard du même nom situé sur les quais, les avenues São Jeronymo et de Nazareth prolongée par celle da Independencia, bordée de mangliers séculaires qui forment toute l'année une voûte de branches et feuillages aussi utile qu'agréable. La nuit, ces avenues, sur lesquelles sont édifiées de luxueuses habitations, offrent un spectacle plein d'attrait grâce à l'effet produit par le brillant éclairage des lampes à arc voltaïque.

Belem possède une cinquantaine d'édifices notables d'une

architecture élégante parfois, solide toujours; huit sont séculaires, quatorze seulement ont plus de dix-huit ans, et les autres sont de construction récente. Parmi les premiers figurent le palais du Gouvernement, la cathédrale, les églises du Carmo, das Mercês, de São João, de São Alexandre, l'Archevêché et la Douane. Dans l'autre série, on remarque l'Intendance Municipale, fort bel édifice moderne qui fait toutefois pendant pour l'architecture avec le palais du Gouvernement, son voisin sur un des côtés de la place Independencia. Le Theatro da Paz est un des plus beaux et des meil-



PARÁ. — Palais du Gouvernement,
plus loin l'Intendance ou Municipalité.

leurs du Brésil. Avant la construction du Théâtre Municipal de São Paulo, il n'y avait que celui de Manãos qui pouvait à juste titre rivaliser avec lui. La disposition intérieure est fort bien comprise, la salle admirablement éclairée, les issues nombreuses et distribuées avec intelligence, l'acoustique y est excellente.

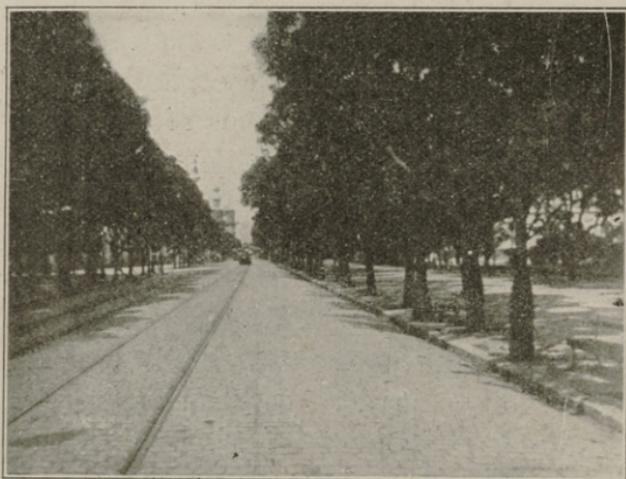
Ce théâtre se trouve situé sur une des plus belles places de la ville, l'ancien largo da Polvora, aujourd'hui Praça da Republica, au milieu de laquelle s'élève la statue qui lui donne son nom, statue monumentale qui se dresse sur un piédestal formé d'une haute colonne de marbre sortant d'un massif de granit. La place da Republica est un vrai parc renfermant une grande variété de plantes équatoriales, tout

autour se trouvent des avenues cimentées, ombragées par d'énormes mangliers. Il est vraiment dommage que les habitations qui entourent cette place soient, sauf quelques rares exceptions, de très vieilles constructions portugaises basses et médiocres. Dans les environs également, la Municipalité qui, après avoir effectué de grandes améliorations dans la ville, semble s'endormir sur ses lauriers, laisse subsister des maisons en ruines dans des rues qu'elle a entrepris d'élargir, et des espaces depuis longtemps couverts de démolitions. On note cependant partout des travaux interrompus marquant le désir de corriger certains défauts des rues anciennes.

L'Institut Lauro Sodré est un immense et superbe édifice qui fait honneur au Pará, non seulement par ses dimensions et son architecture, mais par son utilité et sa valeur pratique. C'est en somme une École d'Arts et Métiers destinée aux classes moyennes et pauvres où en plus d'une bonne instruction primaire les 3 ou 400 élèves qu'elle renferme apprennent le dessin, la musique, un peu de chimie et de physique, et surtout font l'apprentissage des métiers de typographes, relieurs, tailleurs, mécaniciens, ferblantiers, ébénistes, menuisiers, cordonniers, etc. Sagement administré, cet établissement, qui mérite les plus chaleureuses louanges, est presque une source de revenus pour l'État, car là se fabriquent tous les vêtements pour les élèves, pour les prisonniers, les uniformes et équipements de la brigade de police de l'État, voire des vêtements pour particuliers. L'impression et la reliure des publications officielles y sont faites, ainsi que le mobilier des écoles, travaux pour particuliers, chaussures pour collèges et travaux de mécanique et serrurerie nécessaires aux établissements entretenus par l'État. A cette école, qui se trouve située après le parc Municipal dans l'avenue Marco da Legua, on vient d'adjoindre un champ d'expériences de cultures agricoles, pour lequel on a engagé des spécialistes étrangers. Le directeur, M. E. Mattoso, est un savant distingué.

De toutes les institutions que nous visitâmes à Belem, c'est en somme celle qui nous fit la meilleure impression ; puis la Santa Casa de Misericordia, l'Institut Gentil Bitten-

court, œuvre à peu près analogue pour orphelines et enfants, installée dans un édifice neuf et splendide; l'Asile de Mendicité, le meilleur du Brésil: c'est une sorte de palais confortable et luxueux. Puis viennent l'hôpital Portugais, l'hospice des Aliénés, le lycée Benjamin Constant, les casernes des Pompiers et de la brigade militaire, la Préfecture de Police. La Bibliothèque, située en plein centre de la ville, dans un vaste édifice de la rue Campos Salles, possède de vastes salles de lecture très fréquentées; l'établissement, ce qui est rare, est dirigé par un bibliophile compétent, M. Arthur Vianna; en



PARÁ. — Avenida da Republica.

plus de diverses publications, il fait revivre le passé et le présent de l'État dans les *Annaes da Bibliotheca* qui forment chaque année un très gros volume.

Non loin du Theatre de la Paz, s'élève une magnifique construction, située entre deux petites places couvertes d'une robuste végétation, c'est l'édifice du journal *A Provincia do Pará*, le plus important organe de l'État et même de l'Amazonie : nous avons dit ailleurs qu'après la presse de Rio de Janeiro et de São Paulo, celle du Pará se plaçait au premier rang par sa valeur. Après *A Provincia* dont le directeur est le sénateur Antonio Lemos, chef politique de grand prestige de l'État, viennent *O Jornal* et *A Folha do Norte*, puis différentes publications périodiques.

Un projet de construction d'un nouveau palais Municipal est sur le point d'être exécuté ainsi qu'un édifice colossal de quatorze étages genre américain destiné à la puissante Compagnie d'assurances sur la vie *Garantia da Amazonia*.

A certains endroits de la ville et de ses faubourgs, le voyageur intrigué aperçoit d'énormes réservoirs en fer, de formes et dimensions variées : ce sont des élévateurs appartenant au service des eaux dépendant du gouvernement de l'État. L'eau distribuée aux habitants est captée dans divers bassins, où se déversent de petites rivières ou igarapés ; cette eau est ensuite refoulée avec une forte pression dans les réservoirs aériens d'où partent les canalisations desservant la ville ; cette disposition pratique était rendue obligatoire par la configuration du sol. Un de ces réservoirs, le réservoir Paes de Carvalho, situé près de l'Avenue da Republica, qui n'avait pas encore pu être utilisé pour des causes diverses, vient enfin d'être inauguré. La quantité d'eau, journallement distribuée, est de 15 millions de litres ; un projet définitif d'approvisionnement pour 60 millions de litres par vingt-quatre heures est à l'étude, car le débit actuel sera tout à fait insuffisant lorsqu'on aura complété le réseau d'égouts. Ce dernier est actuellement fort incomplet et ne comprend que certaines parties de la ville. Une compagnie concessionnaire des travaux du réseau complémentaire a entrepris dernièrement cette amélioration indispensable.

Le budget de la ville de Pará, qui est un des plus riches du Brésil après celui de Rio de Janeiro, permet à l'intendant municipal (préfet ou maire), M. Antonio Lemos, dont l'activité intelligente est si remarquable, d'entretenir convenablement la capitale. Cependant il nous a semblé qu'avec un budget de près de 5.900 contos (1), on pourrait peut-être encore faire mieux, car nous avons vu dans certaines avenues le ciment des trottoirs crevassé par endroits, mais la chaussée était irréprochable, on ne peut pas tout avoir ; nous avons aussi aperçu beaucoup de choses commencées et inachevées.

(1) La taxe sur les établissements industriels et commerciaux donne près de 3.000 contos ; celle sur les immeubles produit 1.280 contos, les abattoirs 250 contos, le marché 200 contos, etc., etc.

Les rues de Pará sont admirablement desservies par un excellent système de *bonds* ou tramways électriques, inauguré en 1905 par la *Pará Electric Railway and Lighting Company*, qui possède treize lignes en trafic, dont les têtes de lignes se trouvent place da Independencia et Largo de Nazareth. Ce service est avec celui de Manãos, Rio et São Paulo, le meilleur du Brésil, mais les voitures sont encore bien supérieures au matériel pourtant très bon des grandes métropoles du Sud. Ces bonds, fort commodes, se divisent en plusieurs catégories : ouverts, fermés, ouverts et à bagages, enfin des bonds de luxe qui n'ont pas leurs pareils en Europe ; ceux-ci sont loués à des particuliers ou à des sociétés en diverses circonstances.

VI. — Deux promenades à recommander sont celles du *Museu Paraense* ou Musée Goeldi, et celui du Bosque Municipal ou parc Rodrigues Alves, le bois de Boulogne de Pará, mais combien différent ! Le Musée Goeldi se trouve situé au bout de l'avenue de Nazareth, dans un vaste espace conquis par expropriation sur des terrains voisins au fur et à mesure des progrès et de l'importance énorme rapidement prise par cet établissement qui est quelque chose comme notre Jardin des Plantes. Il se divise en deux parties bien distinctes : l'étude de la nature vivante représentée par le jardin botanique et zoologique, et celle de la nature morte représentée par les importantes collections conservées dans l'édifice central, le musée proprement dit.

Une visite au musée Goeldi (du nom du savant qui fut son directeur pendant plus de vingt ans) équivaut presque à un voyage à travers l'Amazonie. Nous y fûmes guidé par le distingué collaborateur et compagnon de M. Goeldi, M. Jacques Hüber, savant aimable et galant homme, chef de la section de botanique, directeur actuel. L'impression est saisissante. La section de zoologie a pour chef une femme, la doctoresse Emilia Enethlage ; elle a à son actif un voyage d'exploration dans la région du haut Xingu comprise entre ce fleuve et le Tapajoz, pays des Indiens Curuas et Xipaias, qui l'aidèrent à pénétrer dans une région où aucun blanc n'avait encore mis les pieds. Cette femme, aussi savante

qu'énergique, rapporta de ce voyage d'importantes collections d'oiseaux, de plantes et de poissons.

Il y a au Musée Goeldi une splendide collection ornithologique constituée par des spécimens amazoniens naturalisés et une non moins belle collection vivante, dans les cages du jardin ; un enclos grillagé renferme un grand nombre d'oiseaux aquatiques des variétés les plus grandes ; une quantité de singes divers dont l'étude est des plus intéressantes. D'autres cages contiennent quelques spécimens des grands reptiles aquatiques du pays, énormes tortues, caïmans, *sucurius* (boas aquatiques), qui atteignent jusqu'à 15 mètres de long et plus, dont les grands spécimens sont nommés par les éleveurs de Marajo, *buyunas*, ou *cobras grandes de agua* (grands serpents d'eau) ; les habitants en ont une peur terrible, dit-on, en raison des proportions considérables qu'ils atteignent, mais ces grands ophidiens sont en général moins terribles, du moins pour les humains, que ne le laisserait croire la réputation qu'on leur fait. Tous les animaux de la faune amazonique, onças ou jaguars, tamanoirs, tapirs, cerfs divers, coatis, etc., sont représentés.

La section botanique comprend des bosquets, véritables taillis de végétation tropicale, où l'on observe les plus intéressants exemplaires de la flore amazonique. C'est là que le docteur Hüber nous montra à toutes les époques de sa croissance le célèbre *Hevea brasiliensis*, l'arbre à caoutchouc fameux, à qui l'Amazonie est redevable de sa prospérité présente ; le savant chef de la section botanique, qui a été étudier sur place les divers procédés d'extraction du latex et toutes les variétés d'heveas que renferme le bassin de l'Amazonie, a fait des pépinières des précieux heveas, qu'on voit voisiner avec le *Castilloa elastica* ; celui-ci donne le produit dit *caucho*, un peu inférieur par la préparation au caoutchouc d'hevea. Il a particulièrement travaillé la question des plantations d'heveas, qu'on aurait dû commencer depuis longtemps, et dont il est un ardent partisan ; il a publié à ce sujet des méthodes pratiques, guides précieux pour ceux qui voudront entreprendre de créer des plantations et de les exploiter d'une manière rationnelle. On lui doit aussi un

travail qui est un véritable monument, sur la flore amazonienne, ayant pour titre *Arboretum Amazonicum*.

A côté des nombreuses variétés de palmiers, on voit des plantes utiles à l'industrie, et d'autres à la médecine, telles que quinas, ipecacuanhas, guaranas, etc. Dans une autre partie du jardin on remarque une énorme collection d'orchidées rares et toutes indigènes et une riche variété de bégonias; dans un vaste bassin, ceux qui n'ont pu en contempler ailleurs observent la plus grande plante aquatique du monde, la fameuse *Victoria Régia*.

En résumé, le musée Goeldi, qui se trouve aujourd'hui



PARÁ. — Le théâtre da Paz vu de l'hôtel du même nom.

resserré dans un espace trop restreint pour l'énorme développement qu'il a pris, est le principal établissement scientifique de ce genre, au Brésil; son œuvre est considérable; il est des plus utiles non seulement au Brésil mais à la science du monde entier, en étudiant sous toutes leurs formes les immenses richesses naturelles dont est dépositaire l'immense vallée de l'Amazone. Les services déjà rendus justifient pleinement les sacrifices pécuniaires que l'État est disposé à faire pour donner à cet établissement un plus grand développement.

VII. — Le *Bosque Municipal*, qui se trouve situé dans le faubourg et sur la longue avenue Marco da Legua, mérite aussi une mention spéciale. C'est un parc comme nous n'en avons jamais vu nulle part ailleurs ; fiers de la puissance de la végétation tropicale de leur pays, les paraenses ont eu l'heureuse idée de conserver et d'embellir, tout près de la ville, un grand morceau de cette forêt vierge qui tombe de plus en plus sous la hache et sous le feu des agriculteurs. Des allées, des cascades, des ponts, des lacs ont été percés et construits dans cette forêt où on trouve un nombre considérable de beaux spécimens des arbres du bassin amazonique, au milieu desquels s'élèvent des cabanes rustiques en branchages et feuillages, des huttes imitant celles des Indiens, des cages et volières où vivent avec l'illusion de la liberté les oiseaux multicolores de l'ornithologie locale. Un arbre aux racines formant des contreforts énormes est aménagé en abri circulaire, en bois et écorce, il pourrait contenir près de cent personnes. L'étranger qui ne peut voir de l'Amazonie que Belem du Pará, ne doit pas manquer d'aller admirer ce spectacle d'une nature puissante et splendide qu'on a mis à sa portée.

D'attrayantes petites localités méritent d'être signalées dans les environs de Pará. C'est tout d'abord Pinheiro, agréable petite ville de banlieue, aux rues larges bordées d'arbres, derrière lesquels se cachent de jolis hôtels et villas entourés de jardins ; Mosqueiro, située un peu plus loin sur le fleuve, est également un centre agréable. Soure est une vraie ville qui se trouve placée dans l'île de Marajo ; c'est le rendez-vous favori des riches habitants de Pará, de même que Pinheiro et Mosqueiro, florissantes stations balnéaires, sont les lieux de ralliement des employés et commerçants qui y viennent en partie de plaisir. Puis ce sont les petites villes et les bourgs de Santa Isabel, Benavides, Bemfica, Ananindeia, Americano, Castanhal, etc.

VIII. — Pará est la seule ville, depuis Rio de Janeiro, où on trouve quelques bons hôtels, non pas au sens où nous le comprenons, mais des hôtels où l'on dispose d'une chambre propre et bien aérée et d'une table aussi bonne que possible

avec menu très varié et un service passable. Deux de ces hôtels jouissent d'une bonne réputation ; le plus important est le café ou hôtel da Paz, situé au centre de la ville, tout près du théâtre de ce nom, sur l'avenue et en face de la place da Republica où passent plusieurs lignes de tramways. Vient ensuite l'Hôtel do Commercio, situé dans le quartier commercial, rue da Industria et boulevard da Republica ; il offre une vue splendide sur le port et la baie de Guajará. Cet établissement, qui est la propriété d'un bon et brave Français, n'a contre lui que d'être situé dans un vieil immeuble ; la table y est très bonne et les chambres vastes et propres ; il est surtout fréquenté par les négociants et représentants de commerce.

Dans le premier, le prix est de 12 à 15 milreis par jour, chambre et table, mais vin non compris ; dans le second, de 10 à 12 milreis : la vie est, en général, très coûteuse à Pará, surtout pour les classes bourgeoises. Parmi les autres hôtels, on cite encore Universal et America, déjà moins satisfaisants. Quoique l'hôtel de la Paz se modernise et s'agrandisse, ainsi que celui du Comércio, ces établissements sont bien insuffisants et il y manque souvent des chambres pour les voyageurs. Les étrangers sont nombreux à Pará, devenue une ville tout à fait cosmopolite de près de 200.000 habitants, d'après les chiffres officiels qui ne nous paraissent pas trop exagérés.

Quelques détails sur les habitants de Pará, leur caractère et leur genre de vie peuvent également trouver place ici. La population de Pará, dans son ensemble, apparaît fort mélangée. Les Portugais, premiers occupants du sol, sont encore en majorité ; actifs et persévérants, ils tiennent entre leurs mains une partie du haut commerce d'exportation et d'importation. Les Anglais et les Allemands sont à la tête des grandes transactions ; les Italiens, les Espagnols et les Syriens semblent s'être réservé les petites entreprises ; ils sont en nombre respectable. Mais dans ce pays, comme sur d'autres points du globe, ce sont les Anglais qui se sont emparés des meilleurs morceaux ; il ne faut pas leur en savoir mauvais gré, car si les grandes entreprises d'utilité

pratique, compagnies de navigation, éclairage, banques, transports réussissent parfaitement, c'est à leurs méthodes d'exploitation qu'elles en sont redevables, à leur initiative, à l'audace de leurs capitaux et à leur esprit pratique. Les Allemands, derniers venus, font aussi des efforts considérables pour se tailler une part prépondérante. Quant à nos compatriotes, ils sont au Pará bien peu nombreux et, à part quelques gros commissionnaires, la France n'est tout au plus représentée dans cette ville que par quelques magasins de détail et quelques établissements de modes.

A Pará les magasins ferment de bonne heure, sauf les jours de courrier.

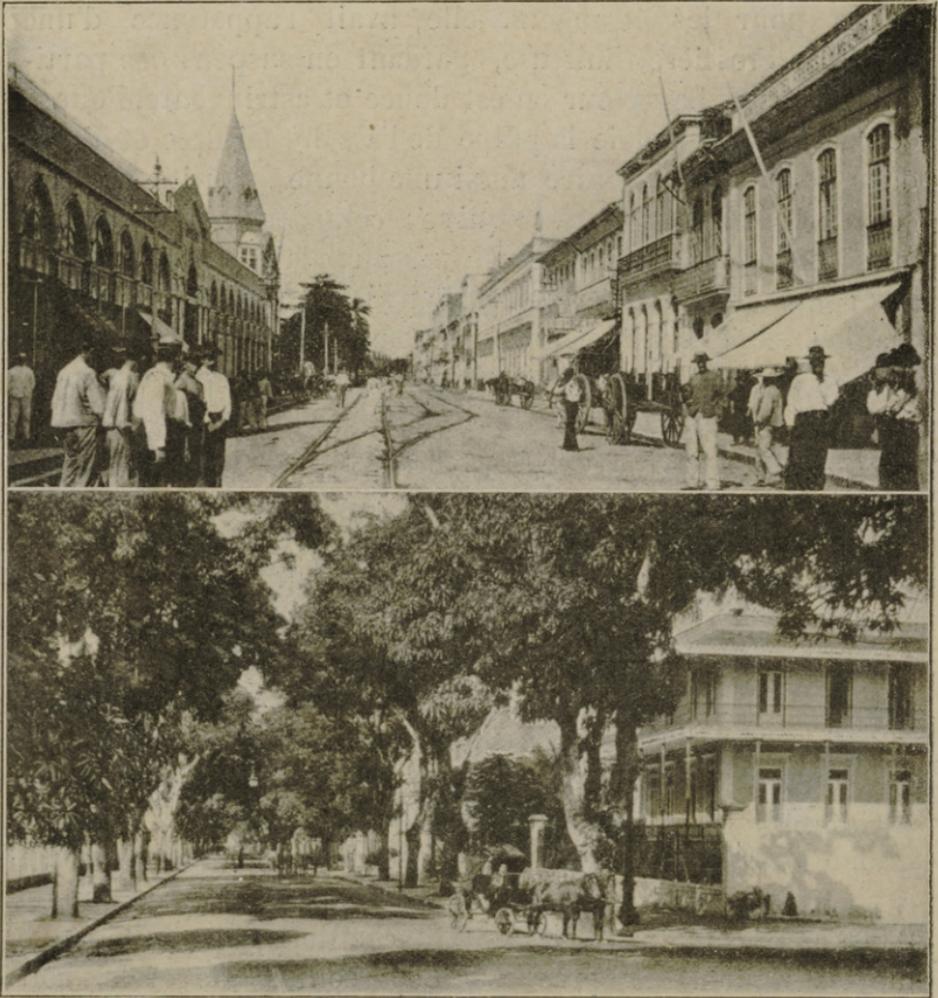
La population de l'État du Pará, comme aussi celle de l'État d'Amazonas, se compose de divers éléments : tout d'abord les Brésiliens proprement dits, issus de multiples croisements, les Indiens civilisés ou à peu près, enfin les étrangers de toutes nationalités. Les Indiens, encore nombreux, qui, réfractaires à la civilisation, vivent par petits groupes dans les solitudes de l'intérieur n'entrent pas ici en ligne de compte.

Le principal noyau de la population se compose naturellement : 1° de Brésiliens blancs purs ou à peu près ; 2° de toute la variété des mulâtres, quarterons, octavons, etc., issus de nègres et de blancs ; 3° des cafuzos ou carafuzos, issus de nègres et d'Indiens ; 4° des curibocas, issus de blancs et d'Indiens ; 5° des mamelucos, issus de blancs et de curibocas ; 6° les caboclos ou descendants d'Indiens à divers degrés ; enfin les tapuyos, qui sont aussi des descendants d'Indiens, mais ne possédant encore qu'une demi-teinte de civilisation. Le mélange de ces éléments divers a donné naissance à des combinaisons multiples.

Ce sont là gens du peuple, habitant les faubourgs et les localités de l'intérieur de l'État. Cette population a conservé des coutumes et des goûts distincts des Brésiliens purs. Elle est des plus paisibles, et, chose rare, on observe peu de disputes, même entre les portefaix lorsqu'ils sont paraenses ; à ce point de vue Pará est le paradis de la police qui a assez rarement l'occasion de sévir ; c'est pourquoi sans doute

elle a la réputation d'être négligente par bienveillance.

Dans notre précédent voyage on nous avait vanté une boisson fermentée, l'*assahy*, tirée du fruit du palmier assahy, (*Euterpe edulis*) qui, disait-on, était fort prisee de paraenses



PARÁ. — Boulevard da Republica et Avenida de Nazareth.

de toutes conditions; l'éloge de cette boisson était même vulgarisé par un dicton populaire. Nous ne voulûmes pas quitter Pará sans avoir goûté le célèbre assahy; après l'avoir vainement demandé dans les cafés et débits décents, nous apprîmes que cette boisson se vendait surtout dans de petites

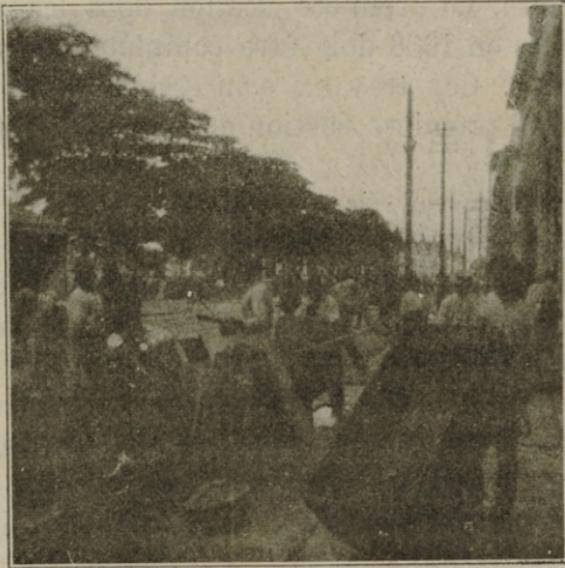
tavernés du quartier commercial, qui se signalent par un lambeau de calicot rouge. Nous entrâmes, rue João Alfredo, dans un de ces débits et l'assahy nous fut servi. C'était un liquide sirupeux épais d'une couleur vineuse, lilas-violacé; la célèbre boisson n'est pas très engageante à la vue, du moins pour les étrangers, elle avait l'apparence d'une émulsion grossière, huileuse, gardant en suspens des particules grasses. La saveur en est douce et astringente. Pour sa confection on emploie la pulpe de l'assahy triturée et diluée dans l'eau, mais il entre aussi une bonne quantité de péricarpe ou écorce du fruit, ce qui se reconnaît par les fragments âpres et insipides qui restent fixés au palais. Les paraenses, pas l'élite, le boivent aussi mélangé avec de la farine de manioc, ce qui augmente son pouvoir nutritif; c'est sans doute la raison pour laquelle la population pauvre en fait un usage si constant.

X. — Nous avons dit qu'il y avait à Belem un très grand mouvement commercial, mais en revanche il nous a semblé que l'activité industrielle y était plutôt insignifiante, c'est le caoutchouc qui absorbe encore toutes les préoccupations.

Outre ce qu'on peut appeler la petite industrie, comme les petites fabriques de savons, de bougies, de pâtes alimentaires, serrurerie et ébénisterie, on ne compte à Belem qu'une douzaine d'établissements de quelque importance. Au premier rang figure la *Cervejaria Paraense*, une très grande brasserie fondée il y a quelques années seulement au capital de 1.000 contos et dont la valeur est aujourd'hui de 2.000 contos de reis (3.500.000 francs), donnant un dividende moyen annuel de près de 300 contos de reis, soit 525.000 francs.

Viennent ensuite : la *Real Fabrica Palmeira*, fondée au capital de 600 contos, c'est une importante fabrique de biscuits, chocolats, et gâteaux secs qui trouve dans toute l'Amazonie un placement avantageux de ses produits; un atelier de construction navale (outre celui du Gouvernement Fédéral), Silva Santos et Filhos, au capital de 500 contos; quatre fonderies et travaux sur métaux, au capital de

580 contos (V^o Camelier) l'une, les deux suivantes à Eduardo Paul et Augusto Ferreiras Dias, et la dernière au capital de 60 contos à M. J. Orico. Puis la *Fabrica ceramica Paraense*, au capital de 360 contos. Il existe en outre quatre grandes usines, faisant à la fois chaudronnerie, serrurerie, charpente, ébénisterie, des clous et fil de fer, dont celles de Manoel Carneiro Costa, au capital de 1.500 contos, et Freitas Dias et C^{ie} au



PARÁ. — Mise en caisse du caoutchouc des entrepôts
du boulevard da Republica.

capital de 500 contos. Par contre, il n'y a aucune filature de coton à Belem.

XI. — Le port de Pará n'offre aucun obstacle aux navires de 7 mètres de tirant d'eau, mais tout près des rives il a le défaut de n'avoir plus que 4 mètres de profondeur, sa tendance à s'envaser est insignifiante et il est facile de la corriger au moyen de dragages. Le gouvernement brésilien a mis en adjudication, en 1901, la construction d'un port muni de dispositifs modernes pour le chargement et le déchargement des navires. La concession fut accordée en 1906 à l'ingénieur américain Percival Farquhar, qui constitua la Société du « Port of Pará ». Les travaux à réaliser comprennent le

dragage d'un canal, l'établissement d'un terre-plein d'une largeur de 600 mètres, la construction d'un long quai de 1.500 mètres, de docks, de onze magasins, d'un édifice pour la douane, et autres bâtiments, d'appareils modernes pour le chargement et le déchargement, de lignes ferrées électriques, de bouées éclairantes. Ces travaux ont été divisés en deux sections; la seconde section de 1.000 mètres de quais en plus ne sera construite que lorsque la première deviendra insuffisante. La première section dont les travaux ont été commencés en 1908 doit être complètement achevée fin décembre 1913. Ces travaux sont estimés à 30.942 contos or (1), pour la première section et à 26.535 contos or pour la seconde.

Les contrats pour la sous-construction y compris les quais, garages et remblais derrière les murs, furent accordés à MM. Pearson et Son, Ltd., de Londres, tandis que ceux pour la construction des magasins, l'établissement des grues de l'électricité, etc., furent adjugés à MM. Schneider du Creusot. Il ne nous a pas semblé qu'un accord parfait régnât entre les deux concessionnaires au moment de notre passage. A l'heure actuelle (mai 1912), les travaux sont totalement achevés et vont être livrés au trafic : les canaux d'entrée sont également terminés.

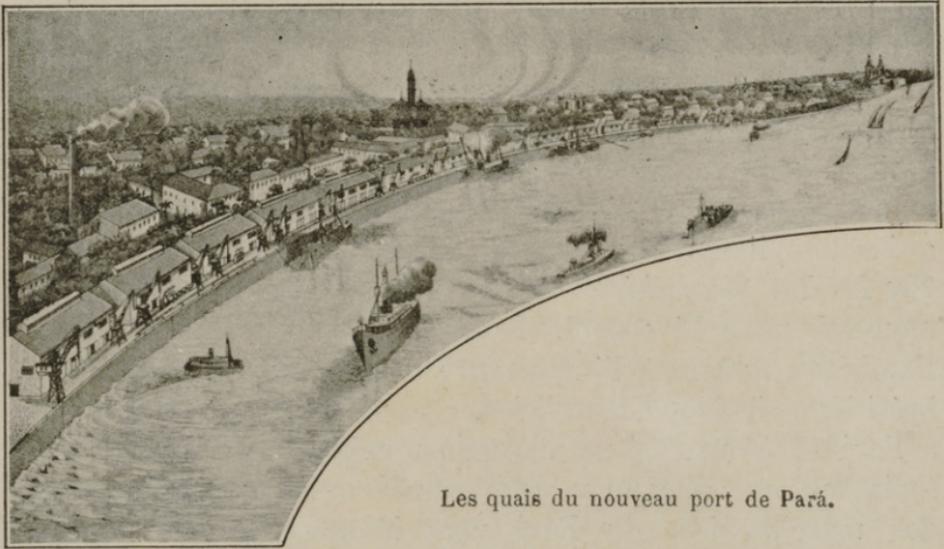
Déjà, les recettes d'exploitation de la Compagnie ont atteint pendant le mois d'août 1910 : 503.712 francs brut et 196.862 francs net, les frais d'exploitation de ce mois s'étant élevés à 311.850 francs par suite de certains travaux exceptionnels d'aménagements aux docks flottants, travaux qui facilitent le trafic. Les recettes d'exploitation pendant les huit premiers mois de 1910 se sont élevées au total de 3.502.749 francs brut et 1.603.299 francs net.

Les travaux d'après ce que nous avons pu voir poursuivis avec une grande activité par la Compagnie. Une fois achevés, les plus grands transatlantiques qui restent encore en pleine baie pourront entrer facilement et accoster le long des quais. Pará peut d'ores et déjà être considérée comme

(1) On sait que le conto vaut 1.000 milreis; le milreis papier équivaut à 1 fr. 65 (mai 1912) et le milreis or à 2 fr. 84.

un port moderne d'où sont expédiés la plupart des produits d'exportation destinés à l'immense région comprenant les États du Pará, d'Amazonas, partie des États de Maranhão de Goyaz et de Matto Grosso et une partie également des Républiques de Bolivie et du Pérou.

XII. — Les communications par voies ferrées sont constituées, dans l'État de Pará, par le chemin de fer de Bragança, entrepris aux frais de l'État et qui n'a été achevé qu'en 1907. Cette ligne qui traverse une région des plus fertiles, destinée aux exploitations agricoles, a une longueur



Les quais du nouveau port de Pará.

totale de 316 kilomètres, y compris les embranchements de Pinheiro, de 21 kilomètres; de Benjamin Constant, 17 kilomètres; de Bemfica, 9 kilomètres et do Prata, avec 21 kilomètres. Cette ligne, d'une grande utilité économique, est destinée dans l'avenir à relier l'État du Pará à celui de Maranhão.

Une seconde ligne réunira deux parties navigables du rio Tocantins à celles du fleuve Araguaya, de Alcobaça à Praia da Rainha; elle est en construction depuis nombre d'années. L'exécution des travaux de cette ligne n'a pas été, semble-t-il, poursuivie d'une façon sérieuse, et a occasionné de grandes dépenses. La compagnie concessionnaire de cette ligne est

actuellement la *C^e Norte do Brazil* qui en 1908 a fait reviser le tracé, lequel était primitivement de 184 kilomètres; celui-ci se trouve diminué de 30 kilomètres et ses conditions techniques sont améliorées. Il y a actuellement 80 kilomètres en trafic et le reste doit être prochainement achevé. Cette ligne sera plus tard certainement prolongée jusqu'à la ville de Cameté qui constituera fatalement son point initial. Grâce aux circonstances topographiques du Tocantins qui permet seulement la navigation franche pour n'importe quel navire jusqu'à cette ville, l'une des plus importantes de l'État, elle sert d'entrepôt commercial entre le haut plateau central du Brésil, les États de Goyaz et de Matto Grosso, et les places européennes.

Pará est en communications faciles et constantes avec l'Europe par les paquebots de la Compagnie anglaise de navigation *la Booth Line*, et par ceux de la Compagnie allemande *Hamburg Amerika Line*, section du Sud-Amérique, qui accomplissent le voyage deux fois par mois. Il y a aussi *The Iquitos Steamship Company* qui fait un service postal mensuel entre Liverpool, Le Havre et Iquitos (Pérou) *via* Hambourg. Quant à l'importante compagnie de navigation brésilienne le *Lloyd Brasileiro*, chaque semaine voit arriver à Pará et à Manãos un de ses paquebots; un vapeur par mois fait en plus un voyage sur New-York et transporte des marchandises du Pará vers Montevideo et Buenos-Ayres.

Les prix de passage entre Le Havre ou Cherbourg et Pará, Manãos et Iquitos ou *vice versa*, par les navires anglais ou allemands, sont les suivants :

Du Havre à Pará, en 1^{re} classe, 625 francs; en 3^e classe, suivant le paquebot, 200 francs. Par les steamers Hilary, Lanfranc et Antony, 125 francs en plus en 1^{re} classe.

Du Havre à Manãos, 725 francs en 1^{re} classe et 225 francs en 3^e classe.

Du Havre à Iquitos (Pérou), 850 francs en 1^{re} classe et 350 francs en 3^e classe.

Pour les voyages d'aller et retour, de grands avantages sont accordés aux voyageurs de 1^{re} classe : par exemple, du

Havre à Pará, 1.025 francs; à Manãos, 1.250 francs; à Iquitos, 1.475 francs.

Ces billets d'aller et retour sont valables 2 ans pour le Brésil, 12 mois pour Madère et 6 mois pour les ports européens.

Par suite d'un accord entre les compagnies allemandes et la « Booth Line », les billets d'aller et retour sont valables sur l'une ou l'autre; un passager peut à l'aller s'embarquer sur un paquebot allemand et revenir par un paquebot anglais et *vice versa*. En outre les prix des passages et du fret sont identiques à ceux de la « Booth Line ».

Par les paquebots du « Lloyd » les prix du passage de Rio de Janeiro à Belem de Pará sont de 259 milreis (402 francs) et à Manãos, 363 milreis (563 francs au change de 1 fr. 55 par milreis). Les navires anglais et allemands ne font aucune escale entre Pará et Manaos, ceux du « Lloyd » s'arrêtent à Obidos et à Itacoatiara.

XIII. — Pará est la tête de ligne du service de navigation fluviale, dont les vapeurs parcourent l'Amazone jusqu'au delà des frontières du Brésil et sillonnent les affluents des affluents et sous-affluents du fleuve-roi. Ces derniers sont desservis par 160 vapeurs de tous tonnages, dont 120 appartiennent à d'importantes maisons de commerce ou à des particuliers. Les quarante autres, d'un type uniforme, sont la propriété de « The Amazon Steam Navigation C^o Limited »; la plupart marchent à une vitesse de 12 à 13 milles à l'heure mais font de fréquentes escales sur tout leur parcours.

Cette compagnie est subventionnée par les deux États amazoniens; pour son service sur l'Amazone et ses principaux affluents, elle maintient sept grandes lignes. 1^o De Pará à Manãos, avec escales à Breves, Gurupa, Porto de Moz, Prainha, Monte Alegre, Santarem, Alemquer, Obidos, Parintins, Urucurituba et Itacoatiara.

2^o De Belem à Iquitos (Pérou). — Escales : Manãos, Manacapuru, Codajoz, Coary, Tefé, Caiçara, Fonte Boa, Tocantins, São Paulo de Olivença, Tabatinga, Loreto et Caballo Cõcha, 2.651 milles de parcours.

3^o De Belem à Bayão (sur le fleuve Tocantins). — Escales : Abaeté, Trapiche Hypolito, Cametá et Mocajubá.

4° De Belem à Mazagão. — Escales : Muaná, Bõa Vista, Oeiras, Breves, Bocca do Rio Macacos, Mapuá, Anajaz, Affuá et Macapá.

5° De Belem à Ayutanahan (fleuve Purús). — Escales : Urucurá, Silves, Manãos, Manacapurú, Bocca do Purús, Berury, Guararátuba, Piranhas, Itatuba, Arimão, Tauariá, Jaburú, Porto Alegre, Caratiá, Salvação, Canutáma, Bõa Esperença, Bella Vista, Axioma, Assahytuba, Labrea, Providencia et Sefateny.

6° De Belem à Santo Antonio (sur le fleuve Madeira). — Escales : Urucurá, Silves, Manãos, Bocca do Canumá, Borba, Vista Alegre, Bocca do Aripuana, Santa Rosa, Manicoré, Bom Futuro, Bocca do Carapanatuba, Bocca das Tres Casas, Cintra, Humaytá, Missão de São Francisco, Bõa Hora et Bocca do Jamarý ; 1.617 milles de parcours.

7° De Manãos à Santa Izabel (sur le Rio Negro). Escales : Tauapéssasú, Ayrão, Moura, Canoeiro, Barcellos, Moreira et Thomaz.

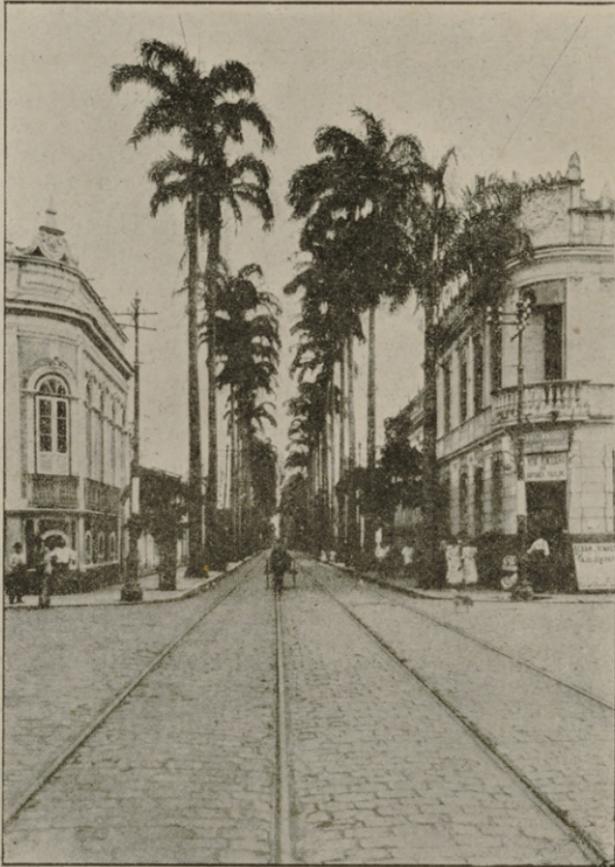
D'autre part, elle se divise encore en cinq lignes pour le service intérieur de l'État de Pará : 1° ligne de Itaituba sur le Tapajoz ; 2° de Santa Julia ; 3° das Ilhas, ou des îles du Nord ; 4° de Baião ; 5° de l'Oyapoc, auxquelles s'ajoutent les lignes de Salgado et Guamá, desservies par un particulier à l'aide d'un vapeur de l'État.

D'autres vapeurs particuliers s'en vont chercher du fret, c'est-à-dire du caoutchouc, jusque dans les affluents lointains du Purus, du Juruá et du Javary. Voici à quelles distances du Pará se trouvent les principaux points touchés par les *gaiolas* (cages), noms donnés aux vapeurs de l'*Amazon Steam Navigation Co* :

Pinheiro	à 8 milles	Manãos.	925 mille
Mosqueiro.	18 —	Mauès	970 —
Soure.	40 —	S ^{to} Antonio (s/Rio Madeira)	1617 —
Calçoene (s/l'Oyapoc)	793 —	Haut Purus	2255 —
Massagão	481 —	Iquitos	2651 —
Itaituba (s/Tapajoz)	834 —		

Les frets exigés par les entreprises de navigation fluviale de l'Amazone sont d'une cherté exorbitante, par exemple : de Belem du Pará au port de Santo Antonio, situé sur le rio

Madeira, le plus grand affluent de droite de l'Amazone, le transport d'une tonne de marchandise coûte 127 milreis (196 francs). La distance entre Belem et Santo Antonio est de 1.617 milles, c'est-à-dire la moitié de la distance de Pará à Lisbonne; or, le fret d'une tonne de ce dernier port au Pará est de 40 milreis (60 francs) pour une distance double,



PARÁ. — Avenida 16 de Novembro.

c'est là la cause des majorations excessives sur toutes les choses nécessaires à la vie. On arrive à payer, sur les fleuves et rivières un peu éloignés, des prix exorbitants pour des denrées indispensables.

XIV. — Parmi les 54 municipes entre lesquels se divise l'État de Pará, 31 chefs-lieux possèdent le titre de ville et 23 ne sont que des bourgs plus ou moins importants. Parmi

ceux qui méritent une spéciale mention, nous citerons : *Cametá*, ville de 25.000 habitants, située à 150 kilomètres sud-ouest de Pará, sur une vaste terrasse de la rive gauche du Tocantins, large d'environ 8 kilomètres en cet endroit. Son nom lui vient de l'ancienne tribu indienne, les Camutas, qui, depuis la colonisation, s'est complètement fondue, par de multiples croisements, avec les Portugais et les nègres. Cametá est une ville très commerçante et prospère. Ses habitants exportent du cacao, du caoutchouc, des castanhas ou noix du Brésil. Les principales plantations de cacaoyers du municípe se trouvent situées dans les îles qui séparent l'Amazone du Tocantins. La navigation de ce fleuve est ouverte au commerce extérieur jusqu'à Cametá, mais les paquebots pourraient remonter le courant jusqu'aux premières chutes, à 200 kilomètres plus haut. La marée, qui s'élève à 1^m,50 à Cametá, se fait sentir jusqu'à Alcobaça, d'où part actuellement le chemin de fer de ce nom. Tout le littoral de la ville est bordé de quais auxquels sont reliés de petits appontements où peuvent accoster les plus grands vapeurs. Cametá possède de pittoresques faubourgs tels que : Aldeia dos Parijos, Curimá, Pacajá et Vaccaria.

Bragança est située sur la rive gauche du rio Caeté, à 16 kilomètres de l'Océan, elle est reliée à Pará par le chemin de fer qui porte son nom; c'est une ville qui progresse beaucoup, ses rues sont larges et bordées de bonnes constructions, mais toutes ne sont pas encore pavées. C'est le centre d'une région agricole par excellence, où on cultive beaucoup de canne à sucre, maïs, haricots, manioc, tabac et riz. Un petit chemin de fer Decauville, de 15 kilomètres, relie cette ville à la colonie Benjamin Constant. Il y a dans le même municípe une autre colonie, Almoço, aujourd'hui émancipée.

Vizeu est le chef-lieu du municípe le plus méridional de l'État; cette ville est, en effet, située sur la rive gauche du Gurupy, non loin de son embouchure, dans une petite baie de l'Atlantique, à 249 kilomètres E.-N.-E. de Pará. C'est déjà un centre important et d'un grand avenir, car les terres de la région sont excellentes pour toutes les cultures, le climat est salubre, on y fait l'élevage du bétail, et le muni-

cipe produit et exporte du tabac, de la farine de manioc, du maïs et des oiseaux de basse-cour. La région est également riche en or qui n'est encore exploité que par quelques orpailleurs isolés. Vizeu commerce directement avec Pará, au moyen de bateaux à voiles et des vapeurs de la navigation côtière. Cette ville sera certainement, plus tard, reliée à Bragança par le chemin de fer.

Vigia, à 68 kilomètres de Pará, sur la rive droite du Furo da Laura, est une ancienne ville coloniale aux vieilles constructions, parmi lesquelles on voit une antique église dont les peintures et l'architecture sont l'œuvre des jésuites, à l'époque où ils dominaient dans le pays. La région est salubre, la terre ferme et plane, mais il y existe peu de culture, la population se consacre plutôt à la pêche; on y exporte cependant du caoutchouc, du cacao, de l'huile, du poisson salé et de la colle de poisson. Le municiple est très bien desservi sous le rapport du cabotage, surtout en embarcations à voiles d'un type spécial, qui vont pêcher jusqu'au Cap Nord et commercer avec les populations de l'Amapa; ce sont les vigilingas, aux voiles d'une couleur brun rouge, dont nous avons déjà parlé.

Macapá est une des plus anciennes villes de l'État, située sur la rive gauche à l'embouchure nord de l'Amazone, large en cet endroit de 100 kilomètres, mais en grande partie occupée par des îles. Placée presque en dessous de la ligne de l'équateur, la ville se trouve à 335 kilomètres de Pará. Macapá est célèbre par sa forteresse construite aux temps coloniaux, le municiple comprend une zone étendue, en partie couverte de forêts riches en arbres à caoutchouc, et de plaines et collines favorables à l'élevage, qui s'y fait déjà sur une certaine échelle. La région est également riche en or.

Mazagão est une ancienne mission de jésuites devenue ville, elle est située à 398 kilomètres N.-N.-O. de Pará, et sur la rive gauche de l'igarapé ou rivière de Mazagão, dont l'accès est assez difficile pour les embarcations, qui remontent jusque-là à 16 kilomètres de l'Amazone. Le municiple produit du caoutchouc et du cacao, le territoire possède de nombreux arbres à caoutchouc, et dans les terres hautes et

fermes, en partie encore inexplorées, se trouvent en abondance les castanhas ou noix du Brésil; on en récolte des milliers d'hectolitres ainsi que de la salsepareille, des huiles et des bois.

Chaves est le chef-lieu d'un municipe formé par le territoire de la côte nord de l'île de Marajo; quoique située sur une côte remplie de bancs de sable, Chaves est prospère grâce à ses nombreuses fazendas d'élevage qui expédient pour Pará de grandes quantités de bétail. Cette ville exporte, en outre, du caoutchouc tant de Marajo que des îles Mexiana et Caviana et diverses autres, et aussi un peu de cacao et des huiles.

Breves, située sur la rive nord du furo ou canal Paranaú, est une escale obligatoire de la navigation de l'Amazone, c'est un port commercial d'un aspect pittoresque, qui est le principal exportateur de caoutchouc de tout l'État; il produit également beaucoup de cacao. *Monte Alegre*, à 628 kilomètres O.-S.-O. de Pará, sur la rive gauche et près du confluent du Gurupatuba avec l'Amazone; c'est certainement la ville la plus salubre de l'État, par sa situation sur une colline et l'excellence de ses eaux de source; au centre se trouve une église dont le gros œuvre est en marbre noir. Cette ville, divisée en deux parties, possède de bons édifices; elle fait un grand commerce de bétail et de caoutchouc, et exporte une grande quantité de pirarucú, sorte d'énorme morue d'eau douce qui abonde dans les rivières et lacs environnants. Il existe dans ce municipe une colonie espagnole qui produit beaucoup d'eau-de-vie de canne, du maïs, haricots et manioc.

Santarem est une des villes les plus florissantes de l'État, à 694 kilomètres de Pará; elle est située au confluent du fleuve Tapajoz avec l'Amazone. Cette ville est destinée à servir d'entrepôt au commerce du Para avec Matto Grosso; elle possède quelques bons édifices publics, tels qu'intendance, théâtre, marché. L'exportation consiste en caoutchouc, cacao, pirarucú et produits de céramique. Ce municipe est très favorable à l'agriculture. *Alemquer* est un autre centre prospère, situé sur le canal ou furo du même nom. La ville s'étend sur une assez grande surface; on y remarque

quelques beaux monuments. Son commerce, qui est important, consiste en bétail et en noix du Brésil, qui abondent dans la région; le poisson sec fait également l'objet de grandes transactions.

Obidos est la dernière ville importante de l'État du Pará avant d'arriver à la frontière d'Amazonas. Cette ville est située à 790 kilomètres de Pará (1.045 par le fleuve), sur la rive gauche de l'Amazone, en aval de son confluent avec le rio Trombetas. Obidos possède de fortes maisons de com-



PARÁ. — Institut Lauro Sodré.

merce, de jolies habitations enfoncées au milieu de la verdure. Édifiée sur la partie du cours de l'Amazone la plus étroite (1.892 m.), le gouvernement brésilien a doté cette ville d'une forteresse dont l'armement est assez défectueux. C'est un point stratégique excellent et l'escale obligatoire de toutes les embarcations du fleuve. Le municiple possède de vastes campos d'élevage, des forêts riches en bois précieux et en caoutchouc. Ce dernier produit forme, avec le cacao, dont il existe de grandes plantations sur le rio Branco, la grande exportation de cette zone. Un chemin conduit d'Obidos aux Campos Geraes, vastes plaines d'élevage situées à 300 kilomètres de la ville.

CHAPITRE II

- I. Le pays du caoutchouc, l'*Hevea Brasiliensis* et ses variétés. — II. Etats producteurs. — III. Régime des exploitations, *aviados* et *aviadores*. — IV. Les *seringueiros*, leurs lots et ustensiles. — V. Leur travail dans la forêt, extraction et coagulation du latex. — VI. Récolte, classification, fluctuation des prix. — VII. Les *seringueiros* et leurs patrons. — VIII. Les caucheros et le *castilloa elastica*, leur vandalisme. — IX. Production du caoutchouc amazonien. — X. Supériorité du pará fin, réserves inépuisables mais lointaines. — XI. Nécessité de créer des plantations pour abaisser les prix de revient, mesures officielles. — XII. Initiative du président du Pará, loi du 5 novembre 1909, accordant une garantie aux plantations d'Heveas. — XIII. Faveurs et primes aux petits planteurs, tarif légal des terres. — XIV. L'agriculture et les ressources agricoles au Pará. — XV. Le cacao et la castanha, production et exportation. — XVI. Développement de l'élevage. — XVII. — Une zone peu connue, le territoire d'Aricary, ses ressources.

I. — Personne n'ignore aujourd'hui que le caoutchouc est la principale industrie des États amazoniens, Pará et Amazonas, auxquels il faut joindre le Territoire Fédéral de l'Acre; c'est le plus fécond élément de richesse, le plus puissant facteur de l'énorme progrès commercial et matériel de ces États, et leur prospérité présente est presque exclusivement basée sur l'exploitation et le rendement de ce produit. Si le café tient la première place pour les exportations, le second rang appartient au caoutchouc, car il entre presque pour un tiers dans la valeur globale de toute l'exportation brésilienne.

Le Brésil est incontestablement le plus gros producteur de caoutchouc du monde entier: en 1908, la production totale s'éleva à 40.000 tonnes, en baisse sur l'année précédente qui fut de 41.000 tonnes, en raison de la crise subie en 1908 par

ce produit. Comme la consommation mondiale du caoutchouc est actuellement de 71.000 tonnes environ (1), le Brésil en fournit donc à lui seul 60 p. 100. A cette époque, les plantations asiatiques ne fournissaient encore que 1.200 tonnes.

On sait que le caoutchouc est formé par la coagulation du latex ou lait, extrait d'un certain nombre d'arbres et de lianes. Au Brésil, le meilleur caoutchouc est produit par l'*Hevea brasiliensis*, ou *Syphonia elastica*. Hévé était le nom indien donné à cet arbre; les habitants de l'Amazonie l'appellent généralement *seringueira*, le produit *seringa*, et seringueiros les hommes qui l'exploitent. On ne compte pas moins de 20 espèces du genre *Hevea*, qui toutes, à l'exception d'une, sont originaires de l'Amazonie. Certains affirment que dans cette même vallée, entre Pará et à 500 milles au delà d'Iquitos, par delà le rio Negro, le rio Branco et d'autres affluents de l'Amazone, on peut distinguer quarante variétés d'heveas, auxquelles on donne le nom de *brasiliensis*.

Nous nous en tiendrons aux indications de M. Jacques Hüber, le savant directeur du Musée Goeldi (2) qui a étudié les heveas dans tous leurs milieux depuis nombre d'années, indications qui sont d'ailleurs confirmées par Seligman, autre spécialiste allemand fort réputé.

Nous ne signalerons parmi ces variétés que celles qui sont les plus appréciées et les plus connues, entre toutes l'*Hevea brasiliensis*, la *seringueira verdadeira* des habitants, qui fournit le caoutchouc le plus estimé. Dans l'État de Pará, les variétés les plus importantes sont : l'espèce principale, vulgairement nommée *seringueira branca* ou *seringueira preta*, et aussi *seringueira mangue* ou *seringarana* dans

(1) Exactement 71.896 tonnes. Les Etats-Unis peuvent être considérés comme les consommateurs de 50 p. 100 de cette production. En 1909, ils ont importé 40.115 tonnes contre 28.233 en 1908. En 1909, la production mondiale a été de 70.000 tonnes. Quant à la consommation, elle est passée de 62.376 tonnes en 1907 à 67.500 tonnes en 1908, et à 71.896 tonnes en 1909. Elle s'est donc accrue de 9.613 tonnes, tandis que la production n'avait augmenté que de 4.208 tonnes. Pour suffire aux besoins, on a dû épuiser les stocks accumulés en 1907-1908 pendant la crise américaine. En raison de multiples applications nouvelles du caoutchouc dont les demandes augmentent de jour en jour, il est fort probable que la consommation atteindra rapidement 90.000 et peut-être 100.000 tonnes, que la production n'arrivera à fournir que dans quelques années.

(2) Voir, chapitre XII, p. 323, l'étude consacrée au musée Goeldi.

la région des îles. Dans la zone de terre ferme du chemin de fer de Bragança, on la nomme *seringueira vermelha*, nom donné en réalité à une variété de *H. brasiliensis* croissant en terre ferme. On y voit aussi l'*Hevea spruceana*, vulgairement appelé *Seringueira barriguda*. Le plus grand nombre d'espèces, une douzaine plus ou moins, se trouvent localisées dans la vallée du rio Negro et sur la rive gauche du Solimoes (Amazonie). Dans les régions sud du haut Amazone, on rencontre, en outre de ces espèces, l'*Hevea cuneata* ou hevea de terre ferme, et quelques autres variétés de moindre importance.

Certains arbres du genre hevea n'ont pas encore une grande valeur économique; les espèces qui sont à signaler pour leur rendement sont : 1° l'Hevea de terre, vers les sources des affluents de la rive droite de l'Amazonie; 2° l'Hevea brasiliensis de la région à inondation régulière; 3° l'Hevea du rio Negro. L'*H. benthamiana* et l'*H. dukei* Hüber, du rio Yapura, donnent également un bon produit.

Depuis plusieurs années déjà les seringueiros des États du Pará et d'Amazonas exploitent d'autres arbres de la même famille qu'ils désignaient suivant la région sous les noms de Tapurú, Curupita, Murupita et Seringarana. Ces arbres ont à peu près les mêmes caractéristiques que les Heveas, 0^m,80 à 1 mètre de diamètre et 20 à 25 mètres de hauteur. Ils se trouvent à partir de la grande île de Marajo, à l'embouchure de l'Amazonie, et dans les îles innombrables du fleuve, ainsi que dans les vallées des fleuves Madeira, Solimoes, Japura, Juruá et Purus.

On les voit souvent mêlés avec les vrais Heveas dans les terrains bas et marécageux; certaines espèces croissent cependant loin des rives du fleuve. On les nomme, dans le premier cas, Tapurús de margem (de rive), et, dans le second, Tapurús de terra firme (de terre ferme).

L'Hevea brasiliensis est un arbre de 18 à 30 mètres de hauteur, au tronc lisse légèrement renflé depuis sa sortie de terre jusqu'à 1^m,50 environ; sa frondaison commence seulement vers 14 ou 15 mètres, souvent plus haut. Le tronc est cylindrique, gris clair; le diamètre varie de 80 centimètres à 1^m,20. Les feuilles tombent au mois de juin, mais elles sont

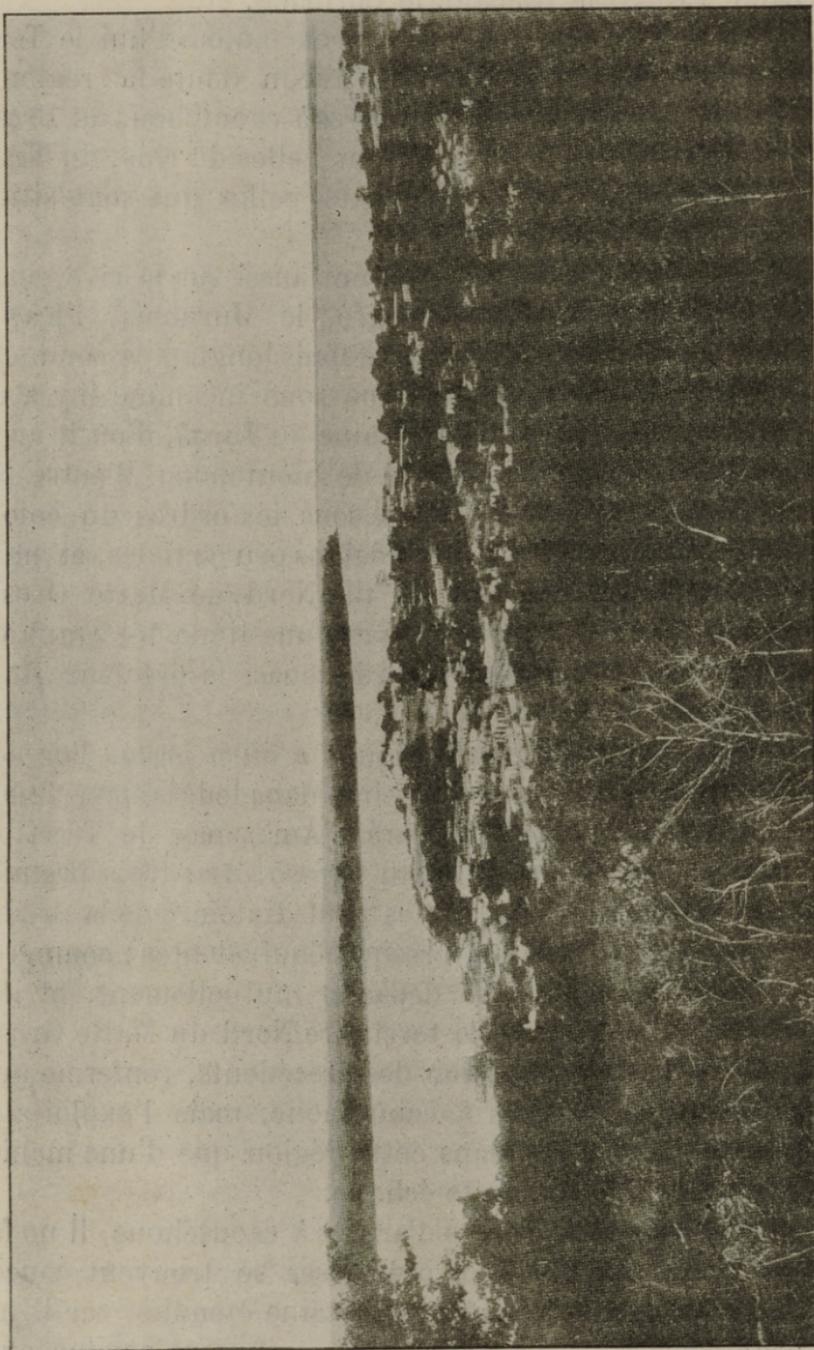
aussitôt remplacées par d'autres qui ne tardent pas à atteindre la même taille. L'enveloppe qui contient les graines éclate en produisant une légère détonation; elles sont projetées à quelque distance; le hasard se charge seul de la reproduction. L'hevea n'atteint la caducité qu'après plus d'un siècle.

Un arbre qu'il ne faut pas oublier de signaler, c'est le *Castilloa elastica*, vulgairement nommé *caucho*, dont l'exploitation est fort rémunératrice; le produit, que les statistiques nomment *slabb* et *caucho*, est noir foncé à l'extérieur et jaune à l'intérieur; il est percé d'une multitude de petites cavités. Bien qu'il n'ait pas la qualité du caoutchouc d'Hevea, dit *fine-para*, il est fort apprécié des industriels à cause de son élasticité.

Le *Castilloa elastica* est un arbre de 15 à 20 mètres de haut, et de 50 à 90 centimètres de diamètre, aux feuilles grandes mais assez rares; l'écorce est de couleur semblable à celle des heveas. Le *Castilloa*, dont on pratique la culture rationnelle au Mexique, peut être exploité dès l'âge de cinq ans, sa longévité exploitable serait d'une trentaine d'années. Les castilloas habitent de préférence la vallée supérieure du fleuve Juruá, ainsi que celle du Purus et du Madeira, où il est connu depuis longtemps. Dans l'État du Pará, il est surtout répandu le long des vallées du Tapajoz, du Xingu et de l'Araguaya.

Dans le même État les endroits qui produisent la plus grande quantité de caoutchouc sont les municipes de Breves et d'Anajas; dans l'île de Marajo, les exploitations y sont fort nombreuses, il en est de même dans les îles environnantes. On en trouve aussi, mais en quantité moindre, sur les rios Tocantins et Tapajoz. Le produit de ces régions est nommé « Bas-Amazone ».

Le caoutchouc le plus estimé de toute l'Amazone est dit « Haut-Amazone ». Il vient en abondance de la vallée du fleuve Madeira et de ses affluents, de la vallée du Purus. Sur ce fleuve il n'y a plus maintenant, jusqu'à plus de 2.000 kilomètres de son embouchure, une seule plage, un seul terrain riverain qui ne soit utilisé par les chercheurs de caoutchouc. Ils se sont également répandus sur les affluents de ce fleuve,



Vue d'Obidos.

parmi lesquels nous ne citerons que l'Araca, le Patos, l'Urbano, l'Itusy, le Richalo, le Corinaha, etc.

L'Acre, et tout le pays qui forme aujourd'hui le Territoire Fédéral de ce nom, est sans aucun doute la région la plus riche, la plus féconde en arbres à caoutchouc du Brésil; les zones les plus productrices sont celles du Móa, du Trasanaca, du Pauhery, ainsi que toutes celles qui sont situées sur la frontière de Bolivie.

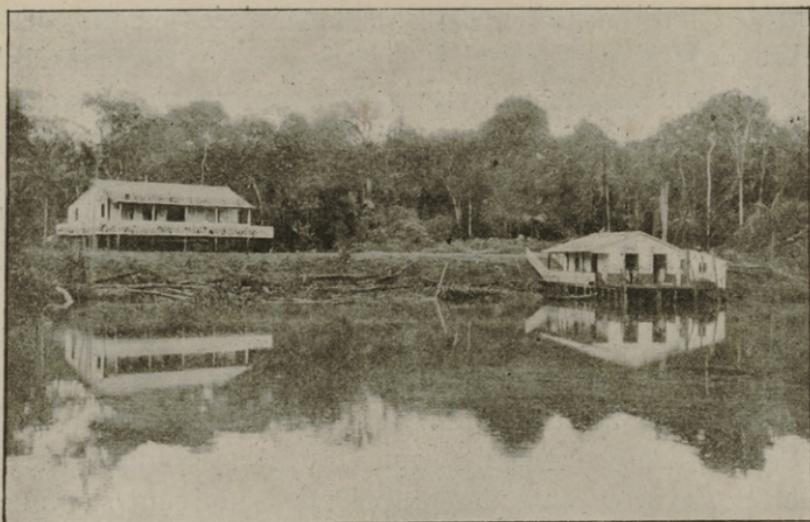
Des forêts très riches se trouvent aussi sur la rive gauche de l'Amazone, sur le rio Negro, le Juruema, l'Iça, le Jutahy, etc. A toutes ces régions depuis longtemps connues et exploitées est venue s'ajouter une zone inconnue il y a une douzaine d'années, la vallée lointaine du Juruá, d'où il arrive maintenant une grande quantité de caoutchouc. D'autre part une mission brésilienne placée sous les ordres du colonel Rondon vient de traverser des régions peu connues, et même inconnues en bien des points, du Nord de Matto Grosso; à travers ces territoires elle a établi une ligne télégraphique reliant cet État isolé à celui d'Amazonas, le précieux Hevea s'y trouve en grande abondance.

II. — Le pays du caoutchouc, *o ouro preto*, l'or noir, comme le nomment les seringueiros dans leur langage imagé, comprend quatre États : le Pará, l'Amazonas, le Territoire Fédéral de l'Acre et le Matto Grosso. Les trois premiers fournissent à eux seuls près des neuf dixièmes de la production totale et en quantités presque équivalentes; comme des rivaux ils cherchent à se dépasser mutuellement, et ils y parviennent tour à tour. Le territoire Nord du Matto Grosso, qui n'est que la continuation des précédents, renferme aussi des multitudes d'arbres à caoutchouc, mais l'exploitation n'est encore pratiquée dans cette région que d'une manière imparfaite et sur une petite échelle.

Quand on parle de forêts d'arbres à caoutchouc, il ne faut pas croire que ces essences précieuses se trouvent concentrées en grand nombre sur une certaine étendue, car il n'en est pas ainsi. Les forêts du Brésil se composent comme toutes les forêts tropicales d'éléments extrêmement divers, parmi lesquels les arbres à caoutchouc sont dispersés. C'est ainsi que

sur une distance de 80 mètres, on peut ne découvrir que deux ou trois heveas mêlés à plusieurs centaines d'arbres d'espèces variées, avec de grandes différences des régions basses aux régions élevées. Les seringueiros doivent donc s'enfoncer de plus en plus dans la forêt pour trouver un nombre d'arbres suffisant, réunis dans un espace assez restreint pour que l'exploitation soit facile et avantageuse.

III. — Comme nous avons parlé ailleurs (1) de l'exploitation des arbres à caoutchouc, des procédés d'extraction du



Barracoos ou magasins.

latex et de sa coagulation, nous résumerons ici le plus brièvement possible les travaux et la vie des seringueiros dans la forêt, travaux et vie que nous avons autrefois étudiés et partagés sur les rives du Purus.

Tout d'abord, les particuliers ou sociétés qui désirent s'assurer la propriété, ou du moins la jouissance, d'une certaine superficie de terrains renfermant des heveas, adressent au Président de l'État une demande de concession. Celle-ci est toujours accordée s'il n'y a pas déjà un ayant droit, car les droits du premier occupant sont strictement res-

(1) Cf. *Au Pays de l'Or noir. Le caoutchouc du Brésil*, par PAUL WALLE. (Librairie Orientale et Américaine, E. Guilmoto, Editeur).

pectés. Ceci est le côté légal et théorique; dans la pratique, surtout dans les territoires neufs et lointains, l'exploitation des arbres à caoutchouc appartient en fait à qui veut l'entreprendre, ce n'est souvent que bien plus tard que l'on établit des actes de possession; le plus communément cette formalité n'est même pas remplie. Les concessions ne sont pas toujours exactement réglementées, et les prescriptions légales peu observées, chacun court au plus pressé et agit au mieux de ses intérêts.

Les concessions, qui comprennent souvent plusieurs dizaines de milliers d'hectares, sont divisées en un certain nombre de *seringaes* (pluriel de seringal), espaces variables de forêts, sur lesquels se trouvent répandus des heveas en nombre plus ou moins grand. Un seringal peut être à son tour subdivisé en plusieurs estradas, c'est-à-dire des chemins ou sentiers, allant d'arbre à arbre et réunissant un lot d'heveas variant de 80 à 150, 180 et parfois 200 arbres. Outre les Sociétés qui possèdent des territoires immenses, il existe une multitude de seringaes qui sont la propriété des seringueiros qui les ont découverts, et s'en sont assuré la propriété en les faisant délimiter, ce qui est loin d'être général. Ceux qui ne sont pas pourvus et qui ne veulent pas travailler pour le compte des propriétaires doivent s'enfoncer chaque jour plus loin à la recherche de nouveaux champs d'exploitation, sur des rivières encore inexploitées.

Le propriétaire d'un seringal qui est nommé *patrão seringueiro* ou encore *aviado*, établit sur la rivière, au point le plus favorable aux embarquements, un *barracão* où il réunit des marchandises diverses : comestibles, quincaillerie, armes, munitions, outillage, vins, liqueurs, parfumerie, vêtements, instruments de musique, principalement des accordéons, enfin tout ce qui est nécessaire et aussi superflu pour la vie des hommes qui travaillent pour lui dans la forêt. Ces hommes sont engagés et transportés à ses frais sur le lieu d'exploitation. Des propriétaires ont deux cents et parfois cinq cents seringueiros à leur compte. Ils leur font une avance ou *aviamento* d'une valeur de 1.000 à 1.500 et 1.800 francs en vivres et marchandises diverses, y compris la *vazilhame*,

série d'ustensiles nécessaires pour la préparation du caoutchouc.

Ces patrons seringueiros, qui ont besoin d'approvisionnements considérables sont à leur tour *aviados*, ravitaillés par de grands négociants de Pará et de Manãos qu'on nomme des *aviadores*. Ces maisons consentent à leurs *aviados*, les patrons seringueiros, des avances qui s'élèvent à plusieurs centaines de mille francs. Le crédit est basé sur la confiance qu'inspirent ces patrons, leur expérience de la région, des rivières et des travailleurs. Ces *aviadores* sont souvent aidés par des bailleurs de fonds étrangers, américains et anglais. Les règlements de compte se font en caoutchouc à fin de saison.

IV. — Les chercheurs de caoutchouc sont de deux sortes : les seringueiros qui exploitent comme leur nom l'indique la seringueira ou hevea, et les *caucheros* qui recherchent le *castilloa elastica* pour en extraire la qualité de gomme nommée *caucho*. Ces hommes sont recrutés dans les États du nord-ouest du Brésil, mais ce sont surtout des habitants du Ceará, auxquels on donne le nom de *Paroaras*, qui fournissent la meilleure et la plus nombreuse main-d'œuvre à l'industrie du caoutchouc. Il en arrive de 20 à 30.000 chaque année qui se dispersent avec leur famille dans les diverses parties de l'Amazonie. Admirablement souples, énergiques et endurants, ils envahissent la forêt vierge et se familiarisent en peu de temps avec les nécessités de leur nouvelle existence. On ne peut reprocher à ces gens que d'être ignorants et routiniers, imprévoyants et dédaigneux des moindres règles de l'hygiène, ce qui, avec un mauvais régime alimentaire, occasionne chez eux une grande mortalité. Les seringueiros se recrutent aussi parmi les habitants des États de Pará et d'Amazonas, et aussi parmi les Indiens soumis et demi-civilisés des mêmes régions. La recherche du caoutchouc n'est pas un métier pour les étrangers, quoique un petit nombre l'exercent, mais temporairement, pour s'instruire ou en attendant de faire mieux.

Voyons maintenant quel est le travail d'un seringueiro et de sa famille (en règle générale, s'ils sont célibataires, les seringueiros vont toujours deux par deux), lorsqu'ils

arrivent dans un seringal, ou bien sur un territoire exploré par eux, assez riche en heveas pour leur promettre une récolte suffisante. Dans ce dernier cas, le chef de la famille, accompagné de son fils aîné, ou bien les deux seringueiros associés, procèdent à la formation de leur *estrada*. Partant du bord de la rivière à proximité de laquelle est toujours installée l'habitation, ils explorent le terrain; chaque hevea rencontré est relié au précédent par une *picada* ou piste tracée avec le terçado, ou facão de matto (sorte de sabre d'abatis). Une fois qu'un nombre d'arbres suffisant a été trouvé, on les réunit par un sentier définitif qui facilitera l'exploitation. C'est là l'unité d'exploitation appelée *estrada* ou encore *caminho* de seringueira, celle-ci se compose de cent vingt à cent cinquante arbres, souvent davantage en terrain riche.

Les estradas ont généralement la forme ovale et sont tracées en zigzag, de telle manière que l'entrée et la sortie partent d'un même point qui est la case du seringueiro, flanquée de son défumador, sorte d'appentis de branchages couverts de feuilles de palmier, dont la toiture en pan incliné descend jusqu'au sol. Les caminhos de seringueira ont de 4 à 6 kilomètres d'extension au plus.

Sous le défumador, la hutte aux extrémités ouvertes à tous les vents, le seringueiro abrite ses ustensiles de travail groupés sous le nom de vasilhame. Ce sont : la machadinha, hachette en fer doux, d'un tranchant de 3 à 7 centimètres au plus, pour inciser les arbres; le balde ou seau pouvant contenir 10 litres de latex; les tigelinhas qui sont des godets en fer-blanc, de 8 centimètres de diamètre sur les bords, 4 à 5 centimètres à la partie inférieure et environ 6 centimètres de profondeur. Chaque seringueiro en possède de 700 à 800. La bacía, grande cuvette en fer-blanc, qui contient le lait destiné à la coagulation; la forma ou moule, bâton dont l'extrémité est plate comme la pelle à enfourner des boulangers; le boião ou boulhão, sorte de cheminée en fer ou diable, par l'orifice duquel sort l'épaisse fumée qui doit coaguler le latex; il en est aussi en terre cuite; puis des cuias ou moitiés de calabasse produites par le fruit du cabaceiro.

V. — La veille du jour où il veut commencer sa récolte,

le seringueiro parcourt avec ses enfants ou son compagnon le sentier qui relie les arbres aux pieds desquels il dépose un certain nombre de godets en fer-blanc, les tigelinhas. Ceci fait, il prend le soin de donner à l'arbre quelques coups de machadinha afin de faciliter l'écoulement du latex qui



Incision d'un hevea, placement des godets.

n'est pas très abondant pendant les premières vingt-quatre heures ; la quantité va graduellement en augmentant.

Dès le matin, vers 6 heures, les seringueiros sautent de leur hamac, prennent leur machadinha et commencent leur journée. C'est le meilleur moment, car les arbres, rafraîchis par la brise de la nuit, fournissent le matin, jusqu'à 10 heures, une plus grande quantité de latex que pendant le reste du

jour. Arrivé auprès du premier hevea, à l'aide de sa machadinha, il donne le plus haut possible (2 mètres au moins), un coup sec, oblique (ou en forme de V), de bas en haut, sans entamer l'aubier. Des gouttes de latex perlent aussitôt sur le fond rouge de l'écorce, elles se réunissent et coulent en grosses larmes dans la tigelinha dont le bord tranchant est enfoncé dans le bas de l'entaille; ces godets sont placés en cordon autour de l'arbre à 15 ou 20 centimètres les uns des autres. Le nombre des incisions varie de quatre à vingt suivant la grosseur des arbres; elles sont toutes pratiquées à la même hauteur.

Le premier jour, le seringueiro fait à l'arbre le nombre d'incisions qu'il peut supporter, à 2 mètres du sol par exemple. Les jours suivants il devra les pratiquer 20 ou 25 centimètres plus bas que la veille, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la semaine, de façon que le samedi, les coups soient donnés presque au ras du sol.

Plus bas, le latex devient plus abondant, ce qui fait que la récolte du samedi est la plus forte de la semaine. Le seringueiro parcourt ainsi toute son estrada, répétant d'arbre en arbre les mêmes incisions; l'itinéraire suivi le ramène à son point de départ. Il reste encore à accomplir les deux tiers de la tâche; tout d'abord aller relever le contenu des godets: cette opération est pratiquée par un de ses enfants ou bien par son compagnon si celui-ci n'est pas chargé d'un autre lot. Muni d'un seau en fer-blanc, le balde, le seringueiro refait le chemin parcouru en allant d'arbre en arbre ramasser le contenu des tigelinhas. Une estrada moyenne peut fournir de 8 à 10 litres de latex par jour, rendant de 4 à 5 kilos de caoutchouc pur et sec; nous avons vu des exploitations donnant de 15 à 18 litres de sève.

Les godets ayant tous été relevés, le seringueiro pénètre sous le défumador, ou fumeiro, pour pratiquer sans tarder l'opération de la coagulation par le fumage qui constitue son travail le plus pénible en raison de la fumée qui lui pique les yeux.

Le latex est préalablement versé dans la bacía, vaste bassine en fer-blanc, puis débarrassé des impuretés, débris

végétaux et autres qui ont pu tomber dans le seau. Ceci fait, le seringueiro allume un foyer alimenté à l'aide des noix fournies par le palmier *urucury* (*Attalea excelsa*) qui croit dans les terres basses de la vallée amazonique; à leur défaut, il emploie celles du *Maximiana regia*, dont le nom indigène est inaja, palmiers qui sont encore plus abondants



Incision d'un hevea.

que les premiers; celles aussi du *chapopo*, toutes noix dont il doit avoir une provision et qui sont mêlées à du bois vert et résineux.

Lorsque le brasier commence à donner une fumée épaisse, il place dessus le diable ou boião, par l'orifice duquel la fumée s'échappe en flocons opaques. Alors, à l'aide d'une moitié de calebasse, le seringueiro verse une certaine quantité de lait sur la forma dont le bâton est soutenu soit sur les genoux, soit sur une fourche en bois fichée en terre; il la présente

aussitôt à l'action de la chaleur en lui imprimant au-dessus de la fumée un mouvement continu de rotation qui détermine la forme ovoïde que prend la boule ou *bolacha* ou *pelle* de caoutchouc. L'enduit liquide se coagulant en quelques instants forme une mince couche solide, recouverte par une seconde couche liquide soumise à son tour à l'action de la fumée, et ainsi de suite jusqu'à épuisement du latex, opération qui est répétée plusieurs jours jusqu'à ce que la boule ait acquis le poids voulu. Suivant les endroits, elle est de 2, 4, 8 et 50 kilos et plus, marquée au feu de l'initiale du propriétaire. Le caoutchouc ainsi obtenu constitue la *borrachina fina*, ou *pará fin*, qualité la plus cotée.

VI. — Un seringueiro actif peut préparer de 5 à 12 kilos de caoutchouc par jour, suivant la qualité et le nombre des arbres qu'il exploite; un seul homme disposant d'une estrada moyenne arrive à récolter 700 à 800 kilos de caoutchouc pendant la safra (récolte), qui dure généralement de mai à octobre, car il est des endroits où elle commence plus tôt et finit plus tard. Cependant la production moyenne d'un seringueiro ne dépasse guère 400 à 450 kilos. La production d'un Hevea est calculée à raison de 5 kilos de caoutchouc fin pendant le semestre de la safra.

Les caoutchoucs amazoniens sont classés sur les marchés en trois qualités principales : le *pará fin*, le *demi-fin* et le *sernamby*. Le *pará fin* est celui qui est bien préparé et sans impuretés; le *demi-fin* est le caoutchouc dont la préparation laisse à désirer ou qui contient divers résidus; le *sernamby* est composé avec le latex coagulé spontanément, les bavures et restes qui séchent chaque jour sur les godets et la *bacia*, ou le latex qui s'est coagulé sur l'arbre après la sortie des *tigelinhas*. Tous ces morceaux sont réunis et recouverts d'une couche de latex liquide enfumé comme précédemment pour en former des boules présentables.

Les prix du caoutchouc sont sujets à des fluctuations parfois désastreuses; il est arrivé que la baisse subite et prolongée des cours a entraîné une crise économique dans les pays producteurs comme par exemple en 1908.

Les prix du caoutchouc à différentes époques feront bien

voir qu'il y a relativement peu de temps que ce produit a pris une certaine valeur.

En 1825, le caoutchouc se vendait 0 fr. 20 la livre. En 1855, le prix de la livre s'éleva à 2 francs, puis ce fut la marche ascendante. En 1889, le kilo valait 10 et 12 francs ; en 1905, 15 fr. 75, puis tantôt en hausse, tantôt en baisse, il tombait à 9 fr. 50 à la fin de 1907, à la suite de la crise américaine qui entraîna une crise amazonique ; celle-ci dura jusqu'en 1909. En février 1909, les prix étaient revenus à 14 fr. 50 le kilo, et bientôt ce fut une hausse continuelle qui fit atteindre au caoutchouc le prix non égalé jusqu'alors de 34 fr. 30 en 1910. A l'heure présente (mai 1912), le kilo de caoutchouc pará fin vaut 13 fr. 55, avec tendance à la hausse pour la fin de l'année (1).

Le caoutchouc Bas Amazone est coté 13 fr. 25 ; le sernamby de caucho manãos 11 fr. 25 ; le sernamby Pérou 11 fr. 50 et le caucho slabs 9 fr. 75, cours peu rémunérateur.

VII. — Si le métier de seringueiro est pénible, il est, en revanche, ordinairement avantageux pour les ouvriers sérieux, ce qui n'est pas la généralité ; nous avons vu que, avant de s'enfoncer dans les seringaes, ils ont déjà contracté une dette de 15 à 1.800 francs qu'il leur arrive souvent d'augmenter fortement pendant la saison, car, une fois dans un magasin, un peu pris de boisson, ils ont envie de tout et se livrent à des achats fantastiques. Fort souvent, l'argent péniblement gagné est gaspillé en babioles que l'intempérant et naïf seringueiro se figure indispensables.

Les grands patrons seringueiros, montés sur leurs petits vapeurs, vont de temps en temps ravitailler leurs ouvriers et recueillir la récolte. Elle est portée en compte suivant des conditions stipulées à l'avance. Comme plus des deux tiers du prix du caoutchouc récolté sont payés en marchandises, le kilo réglé actuellement au seringueiro, de 6 à 8 francs en moyenne, revient en réalité à moitié prix au patron. Cela paraît bien peu, mais il faut tenir compte que pour obtenir une production au moins égale à la consumma-

(1) Cette tendance se maintient et le prix du caoutchouc peut revenir au taux de 1909, plus rémunérateur.

tion, il a été nécessaire non seulement de recruter au dehors à grands frais des travailleurs, mais de les conduire avec toute leur famille et provisions de plus en plus loin, vers de lointaines régions inexploitées. C'est ainsi que le transport d'un seringueiro dans la région supérieure du Juruá coûte bien au patron 450 francs. Il est vrai que le récolteur paiera 3 fr. 20 un litre de pétrole et un œuf 0 fr. 50 ou 0 fr. 75.

Si les bénéfiques sont copieux parfois, les risques sont également considérables, car il arrive souvent qu'un seringueiro peu sérieux, qui a dormi, bu, fumé et joué plus souvent qu'il ne l'aurait dû, ou tout simplement malchanceux, ne rapporte du caoutchouc que pour une somme inférieure à ses avances, il se trouve donc encore lié à son patron pour l'année suivante; s'il est honnête, et c'est le cas le plus fréquent, il attendra la saison en cultivant du manioc, ou au contraire, ce qui arrive souvent aussi, il brûlera son compte et, la saison venue, ira dans une autre région se faire faire des avances par un autre patron. Il faut également ajouter aux pertes, les seringueiros qui meurent en cours de saison dans la forêt. Mais dans ce dernier cas il arrive assez fréquemment que le débiteur n'est pas l'infortuné seringueiro.

VIII. — L'exploitation du *Castilloa elastica*, qui produit la gomme connue sous le nom de *caucho*, ne s'opère pas tout à fait de la même façon que celle de l'hevea, et cela complètement à tort, croyons-nous. Sous prétexte que les arbres croissent dans la forêt assez disséminés, et parce que le latex se trouve aussi bien dans l'aubier que dans l'écorce, les caucheros, qui sont les hommes qui vont à la recherche des castilloas, prétendent qu'il leur est impossible de ne pas sacrifier l'arbre lorsqu'il a été saigné; alors ils l'abattent pour en extraire une plus grande quantité de latex. Ils affirment qu'un terrible insecte, le *cupim*, s'introduit dans l'écorce par les entailles et qu'il tue rapidement l'arbre; d'autre part, disent-ils, les arbres abattus sont remplacés par des jeunes pousses qui surgissent de tous côtés et se développent à l'infini au sein des forêts. Cela serait-il vrai que ce ne serait pas une raison, car l'arbre n'étant exploité que lors-

qu'il atteint 50 centimètres de diamètre, c'est-à-dire vers sa septième année, il devient de plus en plus nécessaire aux caucheros de s'enfoncer chaque jour davantage loin des rives, car c'est en effet près des sources des rivières et dans leur partie peu navigable que les castilloas ou cauchos sont rencontrés en plus grand nombre. L'absence d'un cauchero se prolonge de ce fait parfois plus d'une année.

Lorsqu'il a découvert un certain nombre d'arbres, le cauchero commence son exploitation en nettoyant soigneusement le sol autour de l'arbre; puis il creuse tout autour du tronc, dans la terre qu'il a bien battue avec ses pieds, une série de trous ou pochettes qui sont reliées au tronc à l'aide de petites rigoles et dans lesquelles il dispose les godets de fer étamé destinés à recevoir le latex. Cette besogne achevée, il opère dans l'arbre des incisions obliques, profondes, par où s'échappe la sève qui va remplir les godets. Lorsque la sève s'arrête de couler, le cauchero coupe l'arbre à un mètre du sol et pratique autour du tronc de nouvelles entailles circulaires par où le latex s'écoule encore en grande quantité.

Si l'opérateur désire obtenir du cauco en *pranchas*, c'est-à-dire en plaques ou planches, il recueille dans des seaux la sève des arbres saignés et abattus et il la transporte dans des excavations de forme rectangulaire de 1^m,50 de long sur 0^m,50 de large, ou bien dans une cuvette en fer-blanc de 20 centimètres d'ouverture sur 10 de profondeur, qu'on nomme *tasa*. Dans cette cuvette, comme dans les fosses préalablement enduites d'argile, le cauchero opère la coagulation à l'aide d'un mélange d'eau de savon ordinaire, de potasse ou de quelque autre agent chimique. Les fosses sont couvertes de feuilles de palmier, afin de les préserver des pluies. Le cauco n'arrive pas en boule comme le produit de l'Hevea, mais en plaques de 1 mètre de long sur 0^m,50 de large et très épaisses; elles atteignent un poids de 60 kilos.

Si on considère qu'un arbre adulte donne de 50 à 56 litres de sève, qui à leur tour peuvent produire de 15 à 20 kilos de gomme, il faut donc la vie de trois arbres pour obtenir une planche de cauco. Si, au contraire, ce qui est devenu la règle, le but du cauchero est d'extraire du sernamby de

caucho, supérieur à la qualité de même nom, parce qu'il est plus sec et emmagasine moins d'eau, il laisse exposer, pour qu'il se coagule sous l'influence de l'air, le latex que produisent les saignées et qui s'écoule dans de petits canaux artificiellement préparés dans le sol. La sève se transforme ainsi en rubans que l'on enroule. C'est le produit connu sur les marchés sous le nom de sernamby de caucho.

Il est tout à fait déplorable de voir gaspiller une source de richesse telle que celle du castilloa, qui devrait être longtemps et fructueusement exploitée. En réalité, les caucheros brésiliens ne font qu'imiter, comme les seuls connus, les procédés sauvages des caucheros péruviens et boliviens qui exploitèrent le castilloa longtemps avant eux. Le caucho, ou castilloa, ne se trouve en effet que dans tout le bassin amazonique, en Bolivie, au Pérou (versant oriental), dans les États de Pará, Amazonas et Matto Grosso, et dans les préfectures de l'Acre, Purus et Juruá. Au Mexique, il en existe d'importantes plantations. Les procédés de coagulation sont tout aussi rudimentaires et déplorables; le caucho laisse une odeur désagréable; préparé suivant les mêmes méthodes que l'hevea ou d'autres meilleures, il obtiendrait le même prix.

Les caucheros, poussés par la cupidité, font surtout preuve d'inconscience et d'imprévoyance; leurs arguments pour défendre leur vandalisme ne tiennent pas devant le raisonnement; les preuves du contraire ne manquent d'ailleurs pas. Tout d'abord le castilloa est exploité au Mexique dans de vastes plantations; l'arbre est tout aussi fort que l'hevea, et ce dernier ne meurt pas après avoir été saigné; en outre, on incise le mangabeira et le maniçoba, qui sont des arbustes d'apparence frêle; ces incisions se répètent pendant plusieurs années sans que l'arbre s'en ressente; pourquoi n'en serait-il pas de même du castilloa? Quant au *cupim*, cet insecte est également nuisible pour tous les arbres, mais pas plus pour l'un que pour l'autre. Lorsqu'il est signalé, on en défend les heveas en fermant les incisions avec de l'argile.

C'est avec des raisons aussi pauvres et par la même incurie, la même indifférence qu'on a dépeuplé d'heveas



Récolction du latex.

toutes les rives sur nombre de fleuves et rivières de l'État de Pará, et il faut aujourd'hui pénétrer bien loin dans l'intérieur pour trouver des seringas vraiment étendus qu'on respecte maintenant. C'est aux gouvernements intéressés de prendre des mesures pour défendre cette fortune qu'on détruit aveuglément, comme on l'a fait dans l'Amérique centrale, où les castilloas sauvages ont presque disparu.

La production du caucho entre actuellement pour un gros chiffre dans le total des exportations; c'est surtout dans les vallées des fleuves Madeira, Purus, Acre, et surtout du Juruá, que cette production a pris un grand développement; elle a passé de 1.777 tonnes en 1896 à 5.715 tonnes en 1906 et 7.500 tonnes présentement, avec tendance à progression.

IX. — Quand on a pu, comme nous, à diverses reprises se rendre compte sur place des énormes distances à parcourir, des difficultés occasionnées par une nature exubérante à l'excès, par l'insuffisance de la main-d'œuvre, par les mauvais procédés en usage, on comprend parfaitement le pessimisme des personnes qui, ayant jugé superficiellement, prédisent chaque année la diminution du caoutchouc de l'Amazonie, et l'étonnement des mêmes personnes quand elles se rendent compte que leurs prophéties ne se réalisent pas et qu'au contraire la production est d'année en année plus considérable. Les quantités de caoutchouc exportées pendant les exercices prenant fin au 30 juin des années suivantes se répartissent ainsi :

1903.	29 850 tonnes	1907.	38.000 tonnes
1904.	30.580 —	1908.	36.090 —
1905.	33.060 —	1909.	39.130 —
1906.	34.960 —	1910.	40.000 —

La production de 1911 ne fut que de 35.549 tonnes.

Dans ces chiffres, la production de l'État de Pará figure pour à peu près 11.000 tonnes.

X. — Le danger que court l'industrie du caoutchouc de l'Amazonie et par conséquent son commerce, ses progrès et son développement si merveilleux jusqu'à ce jour, ne réside nullement dans la crainte de voir diminuer la production. Il existe dans ses forêts des réserves inépuisables d'arbres à caoutchouc et il est des régions immenses qui n'ont pas

encore été entamées ni même exploitées et il est très facile d'étendre le rendement. Ce n'est pas non plus que les industriels lui préfèrent un autre produit ; tout le monde est d'accord, les planteurs asiatiques eux-mêmes, pour attribuer au pará fin une valeur et une qualité spéciales que ne présentent pas les caoutchoucs extraits d'autres essences et qu'on ne



Retour au défumador.

retrouve que dans des proportions plus faibles dans les caoutchoucs d'heveas cultivés en Asie. *Le caoutchouc amazonien ne peut être remplacé par aucun autre*, sa supériorité sur les crêpes, biscuits et blocs asiatiques est justifiée par la pratique et par des arguments appuyés sur des expériences techniques, contrôlées à maintes reprises par des analyses chimiques probantes.

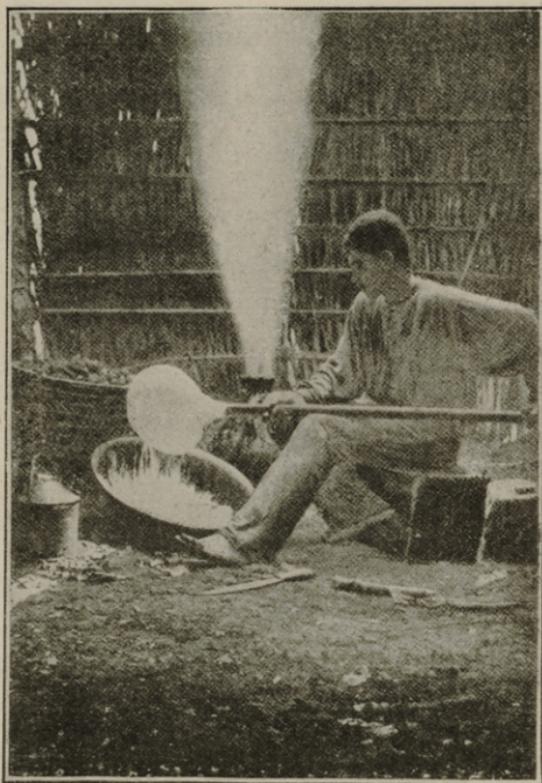
Le péril, péril réel quoi qu'en disent les optimistes superficiels du Pará et de Manãos qui haussent les épaules en disant que leurs forêts sont inépuisables, réside dans le prix de revient du kilo de caoutchouc qu'il faut aller chercher toujours de plus en plus loin. Ce prix en aucun cas ne pourra être mis en parallèle avec le prix de revient du caoutchouc pará asiatique, qui parfois ne dépasse pas 2 francs par kilo. La lutte préparée depuis dix ans va bientôt s'engager non entre les deux caoutchoucs mais entre les deux productions, et le choc peut se produire en 1914 ou 1915. Il faut dès aujourd'hui compter avec l'éventualité que les 30 millions d'arbres des plantations asiatiques seront capables, dans quelques années, de produire une grande quantité de caoutchouc de première qualité (car les planteurs cherchent à perfectionner les procédés brésiliens pour obtenir des qualités semblables) à un prix très inférieur à celui du caoutchouc amazonien. On pourra dire avec raison que le latex de l'hevea cultivé en Asie est inférieur en propriétés élastiques et en rendement à celui de l'hevea amazonien, mais le nombre immense des arbres peut compenser cette infériorité, améliorée par des procédés scientifiques (1).

Si une diminution passagère des prix suffit à elle seule pour occasionner une crise comme celle de 1908 pour les États amazoniens, qu'arriverait-il si cette dépréciation devenait permanente comme il faut s'y attendre pour une époque relativement proche? En admettant que la production puisse se maintenir aussi abondante, et même augmenter encore, ce qui serait alors difficile en raison des frais qu'occasionne un éloignement continu, et que même les producteurs parviennent à réaliser quelques bénéfices, ce qui est douteux: qu'arriverait-il aux finances des États qui établissent leur budget grâce aux droits de sortie sur les caoutchoucs imposés *ad valorem*?

(1) Ce pessimisme apparent n'est pas occasionné par un manque de confiance dans la production du caoutchouc amazonien, ni dans ses qualités qui sont et resteront toujours supérieures industriellement à celles des caoutchoucs asiatiques, mais par la crainte d'une baisse de prix de ce produit. Pour que l'exploitation reste avantageuse, il faut que les producteurs diminuent leurs frais de revient, et pour cela il leur faut créer de nombreuses plantations dans les endroits facilement accessibles.

Le résultat n'est pas douteux ; il en serait comme à Bahia, où malgré l'augmentation constante des exportations de cacao, le budget trouve difficilement à s'équilibrer en raison de la dépréciation que supporte ce produit depuis quelques années.

L'éventualité n'est pas gaie ; que nos amis brésiliens soient



Coagulation du latex.

persuadés que nous désirons ardemment qu'elle ne devienne jamais une réalité, et ne nous accusent pas, comme on l'a fait parfois, de malveillance, quand c'est le plus vif intérêt qui nous guide. Le danger n'est pas encore tout à fait immédiat, mais il convient que la crainte soit grande, afin qu'on juge le moment arrivé de prendre d'utiles précautions. La question a d'ailleurs été sérieusement envisagée par des personnalités amazoniennes compétentes, aux Congrès tenus à

Manaos et à Senna Madureira, et par les spécialistes les plus compétents comme MM. Jacques Hüber, J. Barreta, etc.

Le remède à cette situation est de rendre la production moins chère, et pour cela le moyen consiste à créer des grandes plantations. En effet, tandis que l'on plante le caoutchouc Hevea en divers points de l'Asie; à Ceylan, à Java, dans les États Malais, voire en Indo-Chine où la « Société agricole de Suzannah » possède à 60 kilomètres de Saïgon, près du chemin de fer, une concession de plusieurs milliers d'hectares couverts d'heveas, actuellement âgés de quatre ans; quand on plante à la côte occidentale d'Afrique, et aussi dans la Guyane hollandaise où existent les cultures véritablement merveilleuses de la « Surinam Rubber Estates Limited » (concession de 40.000 hectares) dont le prix net de revient est de 1 fr. 45 par livre, on est stupéfait de voir qu'au Brésil, en Amazonie, pays d'origine, le pays par excellence de l'hevea, il n'existe pas encore de plantations de ce genre (1) !

XI. — Après avoir trop longtemps compté sur les incontestables richesses de ses forêts, le gouvernement Fédéral brésilien lui-même envisage la possibilité de substituer le caoutchouc de plantation au caoutchouc sylvestre. Le ministère de l'Agriculture, du Commerce et de l'Industrie a envoyé dans le Territoire Fédéral de l'Acre un délégué, afin de faire faire des expériences, de distribuer des plants, d'encourager l'exploitation rationnelle en améliorant la méthode d'extraction. Il faut espérer que ce délégué qui est assuré du concours de tous les propriétaires clairvoyants ne se heurtera pas trop à l'ignorance et à la routine du plus grand nombre.

Ce qui nous semble à craindre c'est qu'on se borne, ce qui serait déjà beaucoup mais insuffisant, à empêcher la fraude pratiquée par des seringueiros ignorants qui déprécient la valeur de leur caoutchouc en y mélangeant des corps étrangers; en s'efforçant de mettre fin au véritable vandalisme qui règne dans de nombreux seringaeas aux époques de safra, où les extracteurs ignorants et cupides n'ont d'autres

(1) Les quelques plantations de maniçoba et de mangabeira créées à Bahia et à São Paulo, ne peuvent être données comme exemple, puisqu'il ne s'agit pas d'heveas.

notions sur le caoutchouc que la compensation pécuniaire immédiate que peut leur apporter une récolte abondante de latex. Imprévoyants, le sort de l'arbre leur est indifférent et ils ne lui ménagent pas les mauvais traitements, tuant ainsi stupidement la poule aux œufs d'or. De ce fait, les heveas qui abondaient autrefois sur les bords accessibles des rivières



Arrosage des grosses bolachas.

ont tellement diminué, qu'il faut aller bien loin pour faire face aux demandes, s'enfoncer dans les forêts inépuisables il est vrai, mais difficilement abordables par l'éloignement, ce qui augmente continuellement le prix de revient.

On se bornera enfin à ouvrir aux exploitants (ce qu'ils feront bien d'eux-mêmes d'ailleurs) des forêts nouvelles d'heveas qui devront être exploitées d'une manière plus rationnelle.

Nous avouons n'avoir qu'une médiocre confiance dans ces mesures fort justes et raisonnables, mais qui ne seront que peu ou pas appliquées, les règlements et les circulaires ne pouvant guère être suivis de sanction dans des territoires dont l'immensité rend impossible une utile surveillance. Ce qu'il faudrait aux États intéressés, c'est de l'énergie et de l'esprit de suite pour l'exécution d'un programme compliqué dans des régions où tout est à faire. Le mal est que la majorité de la population, illusionnée par les hauts prix du caoutchouc, ne se rend pas encore compte de la nécessité des plantations et de tout autre genre d'agriculture.

Seul, l'État de Pará a fait preuve d'esprit d'initiative et de décision en encourageant législativement la création et le développement des plantations.

En faisant voter cette loi dans un pays où jusqu'ici le mot de plantation faisait sourire, le distingué président actuel de l'État, M. João Coelho, montre qu'en même temps qu'ingénieur de talent, il est aussi administrateur clairvoyant. L'avenir lui donnera raison et l'État de Pará lui devra, sans doute, de ne pas voir son développement arrêté; avec ceux de ses deux prédécesseurs, MM. Paes de Carvalho et Augusto Montenegro, son nom restera attaché à l'évolution merveilleuse de ce pays.

XII. — Nous croyons utile de donner ici la traduction, d'après le *Journal officiel* de l'État, du texte de cette loi récente qui mérite de retenir l'attention de ceux qui s'intéressent à l'industrie du caoutchouc :

LOI n° 1100 du 5 novembre 1909.

ARTICLE PREMIER. — Le gouverneur de l'État de Pará est autorisé à contracter, avec une ou plusieurs compagnies nationales ou étrangères, la plantation et l'exploitation du seringueira (*Hevea brasiliensis*) moyennant la concession des faveurs suivantes :

a) Concession de terres devolutas (vacantes ou d'État) jusqu'à 20.000 hectares, parfaitement délimitées, pour les travaux de culture de la compagnie;

b) Réduction de l'impôt d'exportation sur le caoutchouc cultivé, de 50 p. 100 pendant les dix premières années à compter de la



Coagulation des boules de 2 à 4 kilogrammes.

date de la première exportation et 30 p. 100 pendant les dix années suivantes ;

c) Réduction de 30 p. 100 sur les tarifs du chemin de fer de Bragança et sur les tarifs de frets des vapeurs des lignes de navigation subventionnées par l'État pendant la durée de vingt ans pour le caoutchouc de culture produit par la compagnie;

d) Transport gratuit sur le chemin de fer de Bragança et sur les vapeurs des lignes subventionnées par l'État pour tout machinisme et matériaux appartenant à la compagnie destinés au montage de ses établissements, aux colons ou travailleurs que la compagnie pourra localiser sur ses terres, ainsi que pour les semences, engrais, plantes et animaux;

e) Avances, à titre de garantie d'intérêt de 5 p. 100 l'an, sur les titres émis par la compagnie concessionnaire et jusqu'à la moitié du capital réalisé.

§ *unique*. — Cette garantie ne sera pas payée sur une somme excédant 400.000 livres sterling et cela le capital étant de 800.000 livres ou son équivalent en papier.

ART. 2. — En échange de ces faveurs, la compagnie s'oblige :

1° A planter au moins 20.000 pieds d'heveas par an;

2° Observer dans ses cultures les instructions de la section d'Agriculture de l'État;

3° Entretenir une école rurale élémentaire, avec local pour loger au moins vingt enfants orphelins ou abandonnés et un champ d'enseignement pratique d'agriculture mécanique, culture expérimentale de plantes tropicales, expériences sur engrais, etc.;

4° Faire des cultures accessoires de riz, maïs et haricots;

5° Fournir une statistique annuelle exacte du nombre d'arbres plantés, leur état et la production générale du caoutchouc et des autres produits;

6° Employer sur les sacs, caisses, barils et autres ustensiles, dans lesquels elle emballera les produits de ses récoltes, une marque dûment enregistrée suivant la loi à la Junta Commercial;

7° Permettre au gouvernement l'inspection sur tous les services remplis par la compagnie, comment et suivant la forme qu'il jugera devoir employer.

ART. 3. — L'avance faite à titre de garantie d'intérêt concédée par la présente loi cessera dès que les bénéfices de la compagnie atteindront 6 p. 100 et la concessionnaire aura à indemniser l'État des sommes avancées aussitôt qu'ils excéderont 7 p. 100 et dans la proportion de 5 p. 100 sur la somme totale à laquelle pourraient s'élever les avances faites.

ART. 4. — Dès que l'entreprise commencera à produire des

bénefices, la garantie d'intérêt sera complétée, de façon à assurer 3 p. 100 à l'année aux titres émis.

ART. 5. — La concession de terres vacantes sera faite pour une période de 99 ans à titre gratuit, redevenant la propriété de l'État à la fin de ce laps de temps avec toutes les améliorations qui y auront été faites.

ART. 6. — Tant que se prolongera la garantie d'intérêt, la compagnie ne pourra émettre, sans préalable et exprès consentement du gouvernement de l'État, d'autres actions ou obligations en plus de celles du capital initial de l'entreprise.

ART. 7. — Les statuts seront présentés à l'approbation du gouvernement.

ART. 8. — Pendant le temps que durera la garantie d'intérêt, le gouvernement aura le droit de nommer un des directeurs de la compagnie.

ART. 9. — Comme garantie de la concession, le gouvernement pourra exiger que des titres de la compagnie soient déposés au Trésor de l'État jusqu'à la somme de 10 p. 100 du capital de la compagnie.

§ 1. Les dividendes payés à ces titres seront reçus par le Trésor et crédités au compte de la compagnie.

§ 2. L'État une fois indemnisé des sommes avancées, la compagnie pourra retirer du Trésor les titres qui y auront été déposés d'après l'article 9.

ART. 10. — Les concessions signées aux termes de cette loi seront considérées caduques pour tous les effets, les terres revenant à l'État avec les améliorations réalisées, sans indemnisation de la part de celui-ci, si au bout de deux ans, comptés de la date du contrat, la compagnie n'a pas planté au moins 40.000 arbres de seringueiras dans des conditions de vitalité et satisfait aux exigences de l'article 2, sauf cas de force majeure, au jugement du gouvernement.

ART. 11. — Le gouvernement de l'État s'efforcera d'obtenir du Gouvernement fédéral exemption de droit sur l'importation de machinisme et tout ce qui peut être nécessaire pour la préparation et la culture du sol.

ART. 12. — Dans le contrat fait avec le concessionnaire, le gouvernement assurera tous les intérêts de l'État, établissant les clauses qu'il jugera nécessaires, régularisant la forme de peuplement des terres concédées à la compagnie et déterminant les époques auxquelles la garantie d'intérêt sera payée.

§ *unique*. — Dans tous les cas, les 5 p. 100 correspondant à la première année seront payés après que le gouvernement se sera assuré que la compagnie a bien établi les services qui démontrent l'effectivité de la concession.

ART. 13. — Le gouvernement ouvrira les crédits nécessaires pour faire face aux dépenses occasionnées par cette loi...

ART. 14. — Sont annulées les dispositions contraires.

Nous n'ajouterons rien aux stipulations de cette loi, qui est propre à stimuler les initiatives; il nous semble cependant que certaines conditions (deux, au moins) auraient gagné à être présentées sous une autre forme et avec des considérants plus larges.

XIII. — Par la loi n° 1109 du 6 novembre 1909 le gouvernement de l'État de Pará encourage au moyen de primes et de faveurs les plantations particulières d'arbres à caoutchouc et de cacaoyers. Les principales dispositions de cette loi sont les suivantes :

« Article premier. — Aux agriculteurs de l'État, qui par eux-mêmes ou associations organisées par eux satisferont aux conditions de la présente loi, seront accordées les primes suivantes payées par le Secrétaire d'État des Finances :

« 1° De 500 milreis par lot de 500 heveas convenablement plantés; 2° de 250 milreis par lot de 500 cacaoyers.

« Pour acquérir des droits aux primes instituées, les agriculteurs ou sociétés devront observer, pour leurs plantations, les instructions données par la section d'Agriculture de l'État, qui sera avisée du commencement des plantations. Ces propriétaires et sociétés jouiront en outre des mêmes réductions de droits d'exportation et de transport que nous avons signalées plus haut. Pour le cacao, la réduction est de 30 p. 100 pendant vingt ans à compter de la date de la première cueillette.

« Les petits et moyens planteurs bénéficieront de la fourniture gratuite de semences, plantes, instructions et monographies agricoles, et la distribution gratuite de 500 kilos d'engrais chimiques pendant quatre ans consécutifs. Lorsque des agriculteurs et associations désireront faire l'acquisition de

terres pour y établir des plantations de caoutchouc ou de cacao, elles leur seront vendues avec une réduction de 50 p. 100 sur les prix légaux, mais en extension ne dépassant pas 100 hectares. »

Voici le tarif légal suivant lequel doivent être cédées les terres publiques au Pará : Lots coloniaux de 25 hectares, gratuits; terrains urbains (intérieur) 20 à 80 reis (0 fr. 05 à 0 fr. 15) le mètre carré; lots agricoles non coloniaux, 0 fr. 05 le mètre carré. Les terres devolutas ou vacantes



Fazendeiros de l'île de Marajo.

sont vendues à raison de 1 milreis (1 fr. 75 au change d'octobre 1910) l'hectare pour des terrains d'une extension n'excédant pas 100 hectares. De 101 à 1.000 hectares, 1.300 reis (2 fr.) par hectare; de 1.001 à 2.000 hectares, 1.500 reis (2 fr. 35) et ainsi en augmentant progressivement de 200 reis (0 fr. 32). Le prix des terres destinées à l'industrie extractive (terres de forêts à heveas) est fixé au double du tarif ci-dessus. Ces conditions avantageuses ont provoqué la formation en Angleterre de diverses sociétés pour l'exploitation des végétaux gommifères de l'État. La plus récente de ces sociétés est la *Pará Island Rubber Estates Co* au capital de 120.000 livres sterling, elle se propose d'exploiter et de

planter des heveas dans l'île de Marajo où elle a acheté de grands territoires.

Si le caoutchouc est la principale production de l'État du Pará et de son voisin l'Amazonas, elle n'en est heureusement pas l'unique, et bien d'autres cultures pourraient à elles seules faire la richesse du pays si elles étaient convenablement entreprises. Malheureusement les hauts prix atteints par le caoutchouc et les bénéfices que laisse l'industrie extractive sont pour l'instant un empêchement au développement de l'agriculture, parce qu'une grande partie des bras disponibles sont absorbés par l'extraction et la coagulation du latex dans la forêt.

Comme cette situation a de notables inconvénients, entre autres, ceux de rendre les produits alimentaires d'un prix élevé, le Gouvernement du Pará, qui heureusement a des vues larges et ne se laisse plus comme par le passé hypnotiser par le seul caoutchouc qui évince toutes les autres productions, prépare et encourage la réforme des méthodes agricoles, en prévision de nécessités futures inéluctables. C'est ainsi qu'il a créé une section d'Agriculture, à la tête de laquelle il a placé un spécialiste éclairé, M. José Ferreira Teixeira; il a également fondé la Station expérimentale d'Agriculture pratique « Augusto Montenegro », à Igarapé-Assú, sur le chemin de fer de Bragança, établissement doté de tout le machinisme moderne d'expérimentation, ouvert à tous. Il possède de même plusieurs champs d'expériences et d'enseignement sur divers points.

Le Gouvernement a aussi engagé dernièrement divers ingénieurs agronomes et professeurs; un bactériologiste fut également chargé d'étudier les épizooties régnant parmi le bétail de l'île de Marajo où il a créé un poste zootechnique et propagé des méthodes d'élevage plus rationnelles. Dans toute la zone traversée par le chemin de fer de Bragança et favorable à l'établissement de colons italiens, portugais et espagnols, l'État possède dix-sept colonies avec un ensemble de 4.500 lots occupés, concédés gratuitement, sous la seule condition d'être mis en état dans l'espace de deux ans.

XIV. — En d'autres temps le territoire du Pará produi-

sait en quantité de la canne à sucre, du manioc, du coton; aujourd'hui, outre le caoutchouc, ses principaux produits d'exportation sont le cacao et les castanhas (châtaignes ou noix du Brésil), puis le tabac, le maïs, les haricots, le riz, la vanille, la cachaça ou eau-de-vie de canne, la farine de manioc, le pirarucú, énorme poisson amazonien de 2^m,20 de longueur et pesant plus de 150 livres qui remplace avantageusement la morue. Comme produits d'exportation, encore le guaraná, et des huiles appréciables comme celles de : copahyba, d'andiroba, de vanille, de cumarú, l'huile ou beurre de cacao, etc., etc. Plus 202 qualités différentes de bois dont 44 précieuses à divers titres, propres pour l'ébénisterie, 86 de bois durs pour construction et 73 de bois blancs et légers.

L'industrie des bois est pour ainsi dire inexistante, il y aurait pourtant une fortune énorme à gagner, rien que dans la fabrication des caisses qui servent à l'emballage du caoutchouc, pour toute l'Amazonie. Il est importé des États-Unis la jolie quantité de 206 à 210.000 caisses de 30 et 51 pieds de longueur; cela représente une dépense de 3 millions 200.000 francs, qui resteraient dans le pays si ces caisses y étaient fabriquées.

Il n'y a presque rien à dire sur le règne minéral au Pará : on ne connaît bien que les mines d'or de l'Amapá et de la zone du Gurupy, et le charbon (lignite) qu'on a découvert à Monte Alegre, où il existe, paraît-il, des eaux thermales de grande valeur. Dans cette zone de Monte Alegre le climat est si doux et si salubre que le pays est considéré comme le sanatorium de l'État; c'est là qu'affluent ceux qui ne possèdent pas les moyens de faire un séjour en Europe.

Quoique l'industrie agricole soit fort délaissée, comme nous l'avons dit, 39 municipes, sur 54, cultivent le cacao sur une échelle plus ou moins grande; 12 le maïs; 9 les haricots et 7 le riz; 46 municipes exportent le caoutchouc et 19 la castanha; 18 produisent du tabac, principalement Bragança et Acará.

On fabrique de la farine de manioc dans vingt-huit municipes; trois produisent de l'eau-de-vie de canne, dont Iga-

rapé Miry produit seul un million de litres. Les municipes qui possèdent le plus de cacao sont par ordre d'importance : Cameté, Obidos, Santarem, Macajuba, Alemquer.

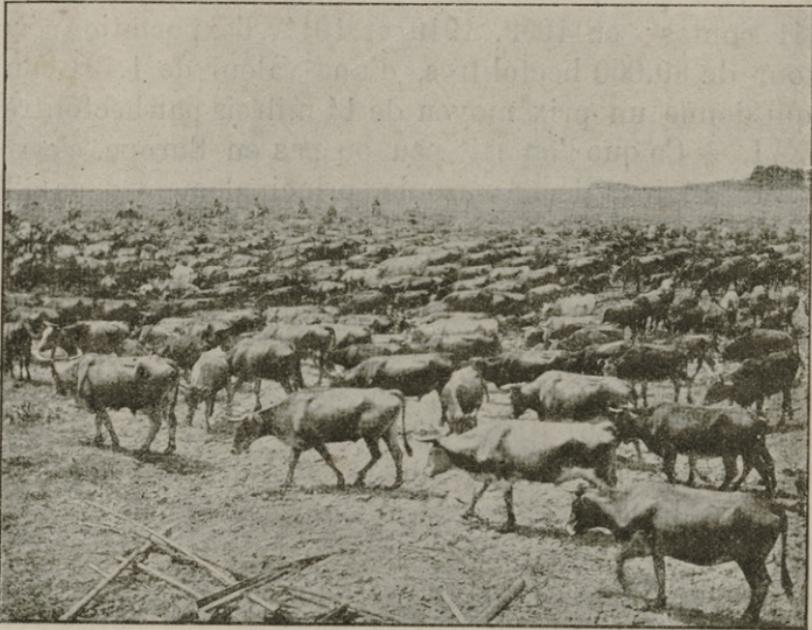
XV. — Le cacao a fait autrefois au Pará l'objet de grandes cultures et l'exportation de cette denrée était alors le principal commerce. Le cacao de cette région et de l'Amazonie entière est un des meilleurs qui soit, il est des plus appréciés, et presque toute la production est employée par les grandes chocolateries françaises. Si le cacao de l'Amazonie n'atteint pas les prix de celui de Caracas, c'est que la plupart des planteurs n'apportent pas dans la préparation de ce produit tous les soins qu'il faudrait, surtout dans l'opération du séchage qui demande un peu d'application. Le cacao se multiplie et se reproduit d'une façon admirable; en Amazonie, il en existe diverses variétés qui croissent spontanément à l'état sauvage. A bord de quelques gaiolas des vapeurs de la *Steam Amazon*, sur le fleuve lui-même ou sur quelques-uns de ses grands affluents, comme le Tocantins, le Xingú, le Tapajoz, le Trombetas, pour ne citer que ceux qui sont situés en territoire paraense, on aperçoit de temps en temps, lorsqu'on se rapproche de l'une ou l'autre rive, de grandes plantations de cacaoyers qui donnent au paysage un coloris vert caractéristique, surtout dans la région d'Obidos, à Cacaoal Grande.

Après avoir dépassé 6.000 tonnes, l'exportation du cacao amazonien est tombée à un millier de tonnes. Grâce aux encouragements accordés, cette culture commence à s'étendre à nouveau, et les exportations de ce produit pour l'État de Pará marquent la progression suivante : en 1907, 1.668.684 kilos, d'une valeur de 1.306 contos de reis (le conto vaut 1.650 fr., au change de fin mai 1912); en 1908, de 2.448.941 kilos, d'une valeur de 2.254 contos; en 1909, de 3.392.000 kilos, d'une valeur de 2.272 contos. On voit qu'il y a progression, mais la valeur est variable.

La *castanha* ou châtaigne, que nous connaissons sous le nom de noix du Brésil, est le produit naturel de l'État de Pará, dont l'exportation est la plus importante après celle du caoutchouc. Ce produit est l'amande extraite du fruit énorme d'un arbre colossal, le *Bertholetia excelsa*, connu au

Pará sous le nom vulgaire de *castanheiro* ; et la réunion d'un certain nombre de ces arbres qui vivent en groupes plus ou moins nombreux se nomme castanhaes. On les trouve dans les forêts couvrant des plateaux de faible élévation sur les deux rives de l'Amazone et de ses affluents.

La récolte de la châtaigne est très facile, car il ne s'agit que de ramasser le fruit à terre, mais cette récolte qui se fait d'octobre à mars, le fruit mûrissant à partir de cette



Bétail dans l'île de Marajo.

époque, ne s'opère toutefois pas sans quelque danger. Celui-ci résulte de la chute des fruits nommés *ourico*s, formés d'une écorce ligneuse recouverte par une autre extrêmement dure, dans laquelle se trouvent de quinze à trente amandes comestibles donnant une huile très fine et agréable. Chaque ouriço, pesant de 2 à 4 livres, tombe d'une grande hauteur au moindre vent ; cette chute sur la tête d'une personne entraîne fréquemment la mort, comme il est arrivé souvent à des ramasseurs imprudents ou inexpérimentés. Les ramasseurs ont l'oreille alerte et se collent vivement contre le tronc des nombreux arbres qui les entourent. Chaque homme peut

sans grand effort récolter d'un demi à un hectolitre d'amandes par jour. Le prix de chaque hectolitre est d'environ 14 milreis et souvent plus. La quantité produite par le Pará est variable suivant les années; d'autre part, ce produit n'est récolté que dans les zones les plus rapprochées des rives, il en reste une quantité prodigieuse inutilisée.

En 1907, l'exportation de la castanha de l'État de Pará s'éleva à 41.521 hectolitres, d'une valeur de 771 contos; en 1908, elle passa à 80.255 hectolitres, d'une valeur de 1.641 contos; en 1909, 1910 et 1911, l'exportation évolua autour de 80.000 hectolitres, d'une valeur de 1.131 contos, ce qui donne un prix moyen de 14 milreis par hectolitre.

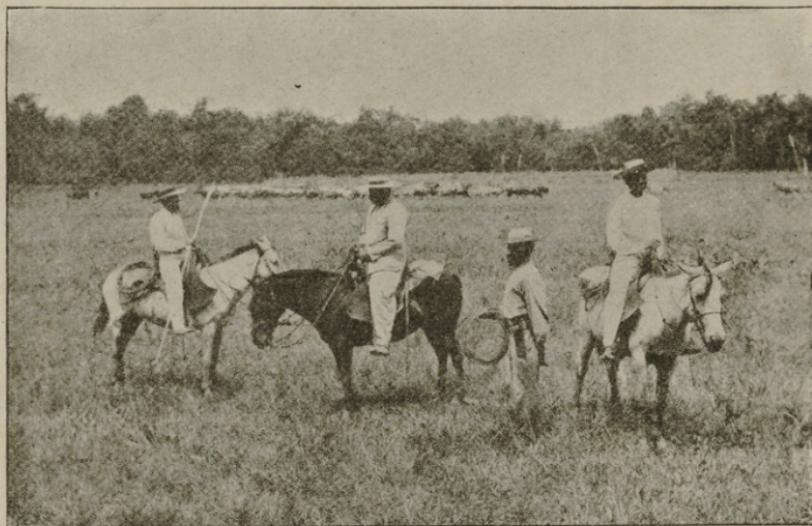
XVI. — Ce que l'on sait peu ou pas en Europe, c'est que certaines régions de l'Amazonie, principalement dans l'État de Pará, sont tout à fait favorables à l'élevage du bétail dont nous avons parlé en détail dans : *Au Pays de l'or noir*. Il convient, cependant, de faire ressortir le développement de cette industrie qui s'opère là-bas d'une façon encore toute primitive; les fazendas d'élevage sont très nombreuses dans les régions du haut Rio Branco (État d'Amazonas), de Monte Alegre, Santarem, Obidos, tout le bas Amazonas, sur nombre de points de l'ancien contesté franco-brésilien dont nous dirons quelques mots, et surtout dans la partie est et sud-est de la grande île de Marajo qui est le principal centre de l'industrie de l'élevage.

Les pâturages verdoyants qu'on aperçoit à l'époque des moyennes eaux, sur les rives du fleuve où paissent de nombreux troupeaux de bœufs, vaches et zébus, croissent sur le limon appelé *varzea* abandonné par le fleuve à chacune de ses crues; celles-ci sont pour les éleveurs l'élément fertilisant ou destructeur, suivant qu'elles sont normales ou extraordinaires.

Les premières fertilisent la prairie en la rafraîchissant, mais les secondes occasionnent une inondation telle que le bétail arrive difficilement à subsister sur quelques parties de terrain plus élevées, nommées *tezos* ou *restingas*. Les meilleurs pâturages sont parfois recouverts de plus de 50 centimètres d'eau; chevaux et bœufs s'aventurent dans ces lacs

pour paître la pointe des graminées qui dépassent le niveau de l'eau ou pour saisir quelques paquets d'herbes qui flottent comme des algues marines. C'est alors que les pauvres animaux sont les victimes des caïmans qui les guettent entre deux eaux et qui en font périr un certain nombre. Dans les mêmes circonstances, le bétail a aussi à souffrir parfois des attaques d'un petit poisson extrêmement vorace, nommé piranha.

Les crocodiles sont très nombreux dans presque tous les



Groupe de Vaqueiros.

cours d'eau de l'Amazonie, mais particulièrement dans les lacs et lagunes formés par les crues et dans les rivières aux bords plats et marécageux.

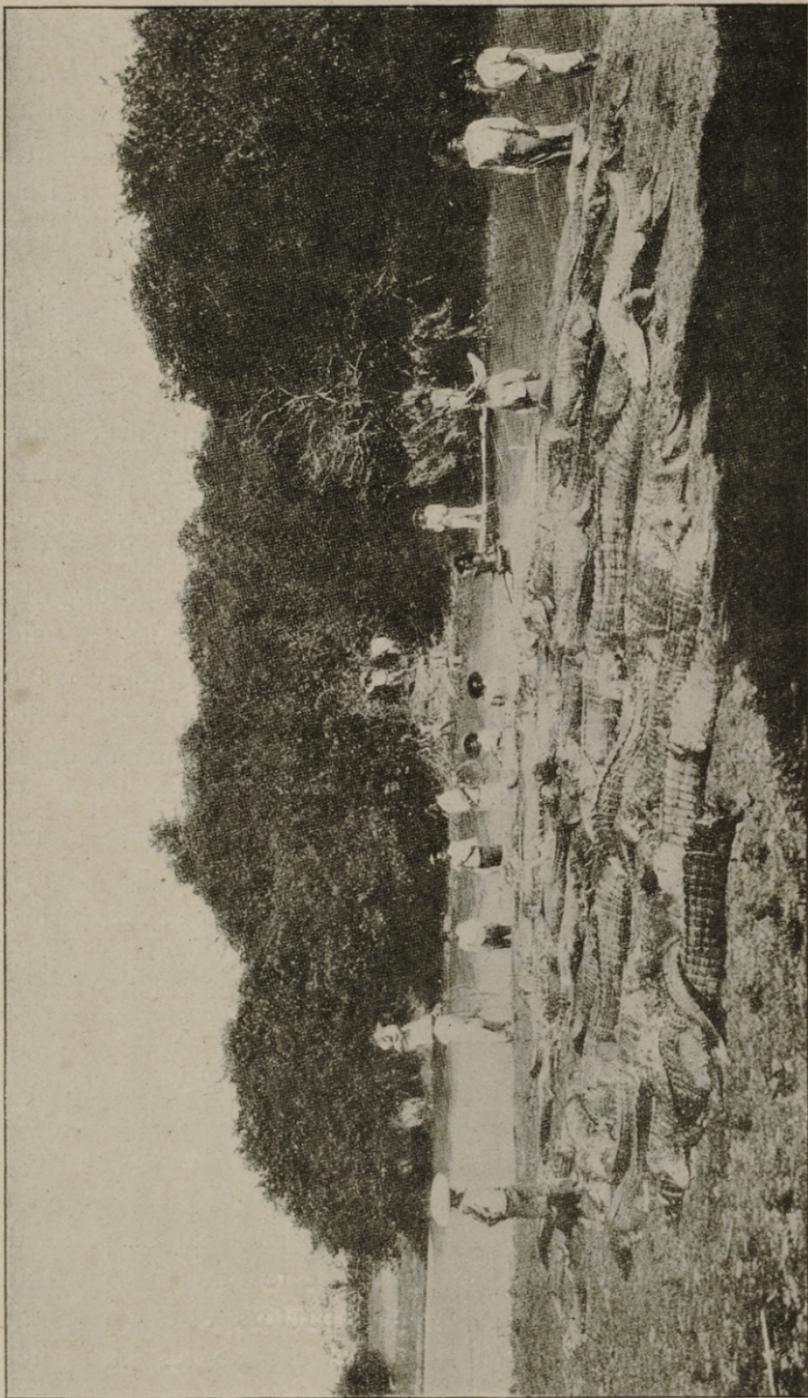
Ces caïmans sont de grande taille et appartiennent à des espèces différentes, désignés en général par les habitants sous le nom de jacarés. Peu dangereux pour les hommes, les jacarés, très nombreux dans les cours d'eau de l'île de Marajo, sont un fléau pour les fazendas d'élevage qui s'étendent sur les bords des rios ; ils causent parfois dans les troupeaux des vides importants. Aussi les éleveurs ont-ils déclaré aux féroces sauriens une guerre acharnée ; au commencement de l'été, dès que le niveau des eaux a baissé, ils organisent des

battues, dans lesquelles on en fait de véritables tueries. Des milliers et des milliers de stupides et lâches sauriens sont tués chaque année, sans qu'on ait à enregistrer aucun accident de personnes. Malgré les pertes subies du fait des sauriens, des inondations et des épizooties, et malgré les procédés anti-économiques usités, l'élevage est une industrie extrêmement rémunératrice.

Les municipes où l'élevage a pris le plus de développement sont ceux : de Cachoeira où il existe 154.000 bêtes à cornes; Soure, avec 100.000, tous les deux dans l'île de Marajo; dans ces régions il n'existe pas la moindre industrie agricole. Viennent ensuite : Chaves, qui avec le bétail des îles Mexiana et Cavianna possède 120.000 têtes; Ponta de Pedras, 14.000; Muaná, 12.000; Afuá, 5.000. A ces chiffres, il faut ajouter 50.000 têtes appartenant aux fazendas dispersées dans l'intérieur de l'île de Marajo et dans le municipe de Bragança; ce qui fait pour la partie est et sud-est de l'État environ 455.000 têtes de bétail. Les municipes de Cachoeira, Soure, Chaves, Muaná, Ponte de Pedras et Afuá élèvent en outre 20.000 chevaux; cet élevage est assez difficile en raison d'une maladie qui frappe un grand nombre de ces animaux; aussi voit-on fréquemment des bœufs de selle dans l'intérieur, surtout dans l'île de Marajo.

Les municipes de : Santarem, Monte Alegre, Alemquer, Obidos, Faro, Prainha, Macapá, Mazagão, Almeirim, Montenegro dans l'Amapa, Maracaná, Belem sur les rives de l'Amazonie et de quelques affluents, possèdent ensemble 360.000 têtes de bétail et 18.000 chevaux. Un bon bœuf domestique se paie au Pará 120 milreis; le prix d'un cheval n'est pas inférieur à 250 milreis, dans l'intérieur.

XVII. — Pour conclure ces notes trop courtes sur l'État de Pará qui mériterait un volume entier, il faut ajouter quelques indications sur une région fort peu connue, même des Brésiliens du Pará, l'ancien territoire du Contesté franco-brésilien que l'arbitrage de Berne concéda au Brésil et que le Gouvernement Fédéral incorpora à l'État du Pará sous le nom de territoire d'Aricary, formant deux divisions administratives. Ce territoire, dont on ignore encore la superficie



Une tuerie de caimans.

exacte, est limité au Nord par le rio Oyapok et le rio Maiacaré jusqu'à ses sources; au Sud par le rio Araguay; à l'Ouest par la comarca et municipe de Macapá et l'Océan à l'Est. Les rivières les plus importantes de cette région sont : Maiacaré qui forme trois lacs, le Marrecal, l'Ananal et le Guajurú, qui sont l'été très poissonneux; puis l'Amapa Grande qui a son embouchure en face la pointe nord de l'île Maracá, il est navigable jusqu'à l'embouchure de la rivière Amapasinho, pour des vapeurs de 1.000 tonnes. De ce rio partent divers *furos* ou canaux communiquant avec les lacs Grande, le plus important comme son nom l'indique, Redondo et Agua Preta.

Celui qui possède les rives les plus peuplées est le lac Redondo, ses habitants s'occupent de l'élevage des bêtes à cornes et des chevaux, de pêche et d'agriculture. Ce lac communique avec l'Océan, mais il n'est pas navigable une grande partie de l'année. Le rio Fuchal, qui a également son embouchure en face de l'île Maracá, forme aussi plusieurs lacs, le Tucunaú, le Duas Boccas, le Pracuhuba, le Novo et le Sacuhisal; les rives du Fuchal sont habitées par une population qui s'occupe d'élevage, pêche, agriculture et de l'extraction du caoutchouc. Le rio Sucurijú forme deux lacs, dont l'un, le Piratuba, inhabité pendant l'hiver, voit pendant l'été ses rives se couvrir de huttes de pêcheurs de pirarucú. L'Araguay communique avec les lacs Novo et Piratuba par un furo, il a deux affluents à gauche, l'Apurema et le Tracajatuba.

L'île Maracá, qui est presque aussi vaste que la Martinique, a son territoire coupé d'igarapés (rivières étroites) dont l'igarapé Inferno, qui divise l'île en deux, de l'Ouest à l'Est. Cette île est habitée par quelques éleveurs, car les pâturages y sont magnifiques, le bétail qui y croît est très apprécié en raison de son poids et de sa qualité. L'île, dont le climat est très sain, ne compte que quelques centaines d'habitants, l'eau potable y manque parfois, et elle vient alors d'Amapa, car on n'y a pas encore creusé les puits nécessaires.

Une grande partie de l'Aricary est très favorable, comme on le voit, à l'industrie pastorale; la région de l'Ouassa

possède des savanes immenses; en arrière des lacs du littoral, s'étend une vaste zone de prairies artificielles, où l'élevage est depuis longtemps pratiqué. Il est bien difficile d'évaluer d'une manière quelconque le nombre des animaux qui vivent dans l'intérieur, vers l'Urubú; les renseignements font moins défaut pour la région située entre l'Oyapoc et l'Araguary, qui doit nourrir de 40 à 50.000 têtes de bétail. L'Araguary est la partie la plus habitée de ce territoire, la plus importante aussi, outre son élevage, pour ses cultures de cacao, de café et de manioc et l'extraction du caoutchouc. Cette région est destinée à une grande prospérité si le gouvernement de l'État aide et favorise le développement de l'agriculture; ce sera la source principale du progrès pour la contrée, elle pourrait alors alimenter une partie du Pará et notre colonie de la Guyane.

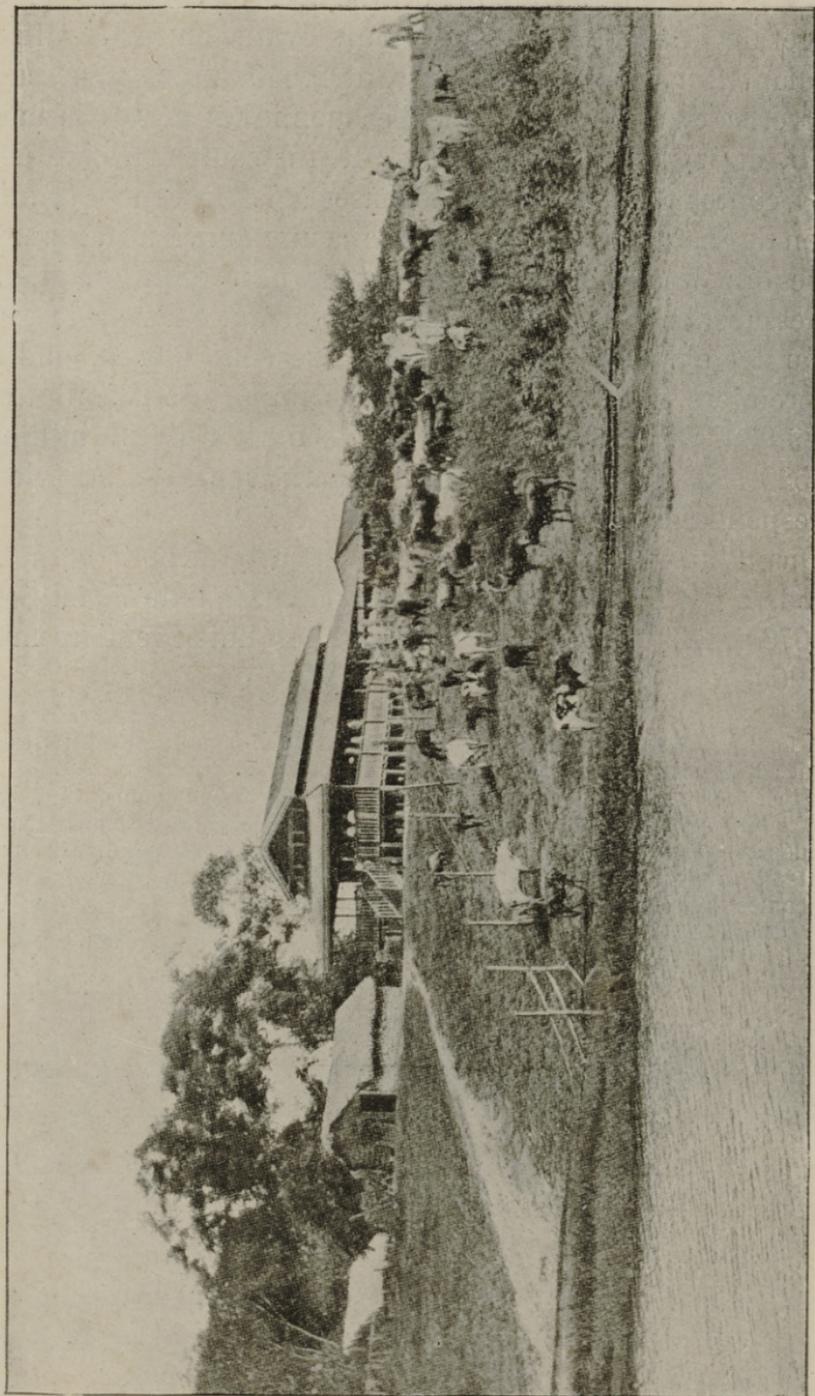
Entre les lacs et le rio Araguay existe une zone coupée par une chaîne de monts en direction nord-sud jusqu'au rio; ce territoire peu exploité est couvert de grandes forêts vierges où abondent les arbres à caoutchouc et des bois de valeur comme l'acajou, le bois de rose, l'ébène, le sandale et l'arbre à laque et plus de 70 essences de bois durs de construction, lesquels ne sont pas exploités. Dans sa partie haute, l'Araguary est obstrué de rapides et de chutes dont une d'une grande hauteur. Le bas Araguay, comme son affluent l'Apurema, est occupé par de vastes fazendas d'élevage.

L'organisation économique et matérielle de cette riche région est encore toute primitive, le gouvernement y a toutefois ouvert quelques écoles et organisé un service judiciaire et administratif. Le commerce est surtout fait au moyen d'échanges de marchandises variées, pour du caoutchouc, du pirarucú fumé et sec, de la colle de poisson et du bétail, opérations qui se font avec la place du Pará, de Cayenne et aux Barbades. La principale alimentation des régions où il y a peu d'élevage est constituée par du poisson sec de qualité inférieure et d'un excessif bon marché; la population, qui pourrait arriver à une large aisance, est en grande majorité extrêmement ignorante et peu ambitieuse.

Nous ne devons pas passer sous silence la richesse des gisements aurifères de ce territoire, déjà si favorisé. Des alluvions et des quartz aurifères n'existent pas seulement dans le Calçoene (Carsewéne), mais aussi dans les bassins du Cunani, de l'Ouassa, du Tartarugal, de l'Araguary, du Cachipur et jusque dans les affluents des rios Parú et Jary. Dans le bassin du Cachipur, au nord des sources de la rivière Carsewéne, un créole de Cayenne, Clément Tembat, découvrit, il y a une quinzaine d'années, des gisements d'or inconnus et d'une richesse telle qu'en peu de jours il recueillit 200 kilos d'or d'une valeur de 687.000 francs. Cette trouvaille fit naturellement quelque tapage et attira d'autres chercheurs si bien qu'en soixante jours on tira 772 kilos d'or du lit des petits affluents du Carsewéne. Un journaliste, Paul Mimandes, en excursion dans la région, réussit à extraire 51.000 francs d'or en une seule journée.

Plusieurs filons de quartz d'une extension de plusieurs kilomètres ont été découverts, le quartz grossièrement pulvérisé donne 50 grammes d'or à la tonne. Le nombre de ces filons, leur continuité et concentration sont telles qu'on peut calculer sur une trituration annuelle de 600.000 tonnes de quartz. De l'Océan aux terrains aurifères il y a 120 kilomètres, distance réduite à 95 kilomètres seulement parce que le Carsewéne peut être remonté par des vapeurs et voiliers jusqu'au petit port fluvial de Firmina. Une Société : *The Carsewene and Developpements Anglo-French Gold Mining Company Limited* s'est constituée, il y a quelques années, pour exploiter une partie de ces filons. Telle est cette région d'Aricary, encore ignorée et si peu exploitée, où tout est à faire, et dont la mise en valeur ne peut être que fructueuse pour les capitaux qui voudraient s'y employer. Toutefois, malgré ses richesses naturelles, l'Aricary, comme l'État de Pará tout entier, ne devra le développement merveilleux qui l'attend qu'à l'agriculture sous toutes ses formes, surtout des plantations rationnelles du caoutchouc et des principales cultures tropicales.

Le budget de l'État du Pará est un des plus élevés de la Confédération, mais il subit des fluctuations suivant le



Habitation d'une fazenda sur les rives du Trombetas.

cours du principal produit d'exportation, le caoutchouc. C'est ainsi qu'en 1907 il fut évalué à 11.356 contos or (le budget de l'État de Pará est toujours évalué en or; le milreis or valant 2 fr. 84, le conto or vaut 2.840 francs); par suite de la crise de 1908, un régime d'économie fut nécessairement établi, et le budget recette de 1910 fut seulement évalué à 7.834 contos or, et celui des dépenses à 7.302 contos (1). En raison des hauts prix atteints par le caoutchouc il ne fait aucun doute que les recettes monteront de plus d'un cinquième au-dessus des évaluations, ainsi que le fait prévoir le total connu des exportations. Ces chiffres se sont élevés pendant les premiers huit mois de 1910 : les importations, au total de 89.958.000 francs, soit une augmentation de 26 millions 161.520 francs ou 41,01 p. 100 comparativement à la période correspondante de 1909.

Quant aux exportations, elles ont atteint pour la même période : 182.149.000 francs, en augmentation de 71 millions 621.676 francs ou 64,80 p. 100 sur les huit premiers mois de 1909.

(1) Le budget soumis à l'approbation du Congrès, pour l'année 1911, est le suivant : Recettes, 8.500 contos or. Dépenses, 8.100 contos or.

La recette générale de l'Etat en 1909 s'est élevée à 10.510 contos, tandis que la loi du budget avait évalué la recette à 7.407 contos, l'encaissement total a donc dépassé cette prévision de 3.403 contos en or, ce qui a permis d'amortir la dette flottante de 4.007 contos papier, et de payer aussi en papier-monnaie 1.316 contos de dettes diverses des exercices précédents.

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINÉ

EDM. J. P. BURON

Les Richesses du Canada. Préface de M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie Française. *Troisième édition, revue.* Un volume in-8°, avec trois cartes, broché 7 50

WARRINGTON DAWSON

Le Nègre aux États-Unis. Préface de M. PAUL ADAM. Un volume in-8° écu, broché 5 »

C^{TE} MAURICE DE PÉRIGNY

Les États-Unis du Mexique. Préface de M. MARCEL DUBOIS, Professeur de Géographie Coloniale à la Sorbonne. Un volume in-8°, avec carte hors texte, broché 5 50

DÉSIRÉ PECTOR

*Conseiller du Commerce extérieur,
Consul général en France du Nicaragua et du Honduras.*

Les Richesses de l'Amérique centrale. Guatemala, Salvador, Honduras, Nicaragua, Costa-Rica (*2^e édition*). Un volume in-8°, avec carte, broché 7 50

« The author is man of affairs and well acquainted with the regions which he describes. The treatment is practical and to a large extent popular.... This book accomplishes its main purpose and provides a mine of information. »

(The Geographical Journal, Londres.)

LOUIS CASABONA

São Paulo du Brésil. Notes d'un Colon français. Un volume in-16, illustré, broché 3 »

HENRY ROLLIN

Enseigne de vaisseau.

Marine de Guerre et Défense nationale. Préface de M. le Vice-Amiral BESSON. (*Bibliothèque des Amis de la Marine.*) Un fort volume in-8° écu, broché 4 50

MARCEL BRUNET

La Brèche Maritime Allemande dans l'Empire Colonial Anglais. Préface de M. MARCEL DUBOIS, Professeur à la Sorbonne. (*Bibliothèque des Amis de la Marine.*) Un volume in-8° écu, broché 3 50
